

LE SERMENT DE L'ÉLYSÉE

Studio Pink



Le Serment de l'Élysée

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Les couloirs du silence	4
Chapitre 2 : L'étincelle de l'esprit	9
Chapitre 3 : La barrière invisible	15
Chapitre 4 : Le tête-à-tête nocturne	21
Chapitre 5 : Le frôlement électrique	27
Chapitre 6 : L'aveu suspendu	33
Chapitre 7 : Le serment rompu	38
Chapitre 8 : L'euphorie clandestine	43
Chapitre 9 : Le poids du regard	49
Chapitre 10 : La fissure institutionnelle	55
Chapitre 11 : Le sacrifice nécessaire	61
Chapitre 12 : L'écho de l'absence	67
Chapitre 13 : Le scandale exposé	73
Chapitre 14 : L'épreuve de force	79
Chapitre 15 : Un nouvel horizon	85

Chapitre 1

Les couloirs du silence

L'Élysée ne dort jamais, il retient sa respiration.

Dans ces couloirs où le silence n'est pas une absence de bruit, mais une accumulation de secrets, Diane Valois avançait avec la précision d'une lame de fond. Ses talons s'enfonçaient dans la moquette cramoisie, étouffant le seul témoin de sa nervosité : le rythme trop rapide de son cœur. Elle connaissait ce palais par cœur. Elle en maîtrisait les codes, les faux-semblants, les courants d'air chargés d'histoire et de trahisons. Mais ce soir, l'air semblait différent. Plus dense. Chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les petits cheveux sur sa nuque.

Elle s'arrêta devant la porte du Salon Vert. C'était là qu'il l'attendait.

Raphaël de Saint-Preux.

Le nom circulait dans les ministères comme une promesse ou une menace, selon le camp que l'on occupait. On disait de lui qu'il avait la froideur d'un algorithme et l'instinct d'un prédateur. Diane avait lu ses thèses, décortiqué ses discours. Elle admirait la structure de sa pensée — une architecture brutale, élégante, d'une logique si pure qu'elle en devenait presque érotique pour une intellectuelle comme elle.

Elle poussa la porte.

Le silence, ici, était total. Les boiseries dorées semblaient absorber la lumière des lustres en cristal. Raphaël était debout près de la fenêtre, contemplant les jardins plongés dans l'obscurité. Il ne se retourna pas immédiatement, mais Diane sentit

l'instant précis où il enregistra sa présence. L'atmosphère changea de polarité.

— Vous êtes en avance, Diane. Ou c'est l'époque qui est en retard ?

Sa voix était plus grave que dans les enregistrements. Un baryton de velours et de gravier qui vibra jusque dans le bas de son ventre. Elle se força à rester immobile, à ne pas lisser sa robe fourreau noire, une armure de soie qui lui semblait soudain trop fine.

— Le protocole n'attend pas, Monsieur de Saint-Preux. Et je doute que vous soyez homme à tolérer la moindre seconde de perdue.

Il se tourna enfin. Le choc fut physique. Ce n'était pas seulement la régularité de ses traits, ou cette mâchoire anguleuse qui semblait taillée dans le marbre. C'était son regard. Des yeux d'un gris orageux, d'une intelligence si tranchante qu'elle se sentit mise à nu, radiographiée en une fraction de seconde.

Il y avait aussi l'odeur. Un mélange complexe de bois de cèdre, de papier ancien et d'une note métallique, presque froide, de cuir neuf. Un parfum de pouvoir.

— Appelez-moi Raphaël, dit-il en s'approchant. Nous allons passer trop de nuits à réécrire l'avenir pour nous encombrer de syllabes inutiles.

Il s'arrêta à une distance qui défiait les conventions. Trop près pour le milieu professionnel, assez pour qu'elle sente la chaleur émanant de son corps sous son costume sur mesure. Diane sentit une bouffée de chaleur lui monter aux joues, une réaction organique qu'elle détesta instantanément.

— Votre dernière note sur la souveraineté européenne était... audacieuse, commença-t-elle, cherchant refuge dans l'intellect. Bien que je trouve votre conclusion sur le fédéralisme énergétique un brin cynique.

Il esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux, mais qui fit naître une fossette sur sa joue gauche. Un détail d'une humanité troublante chez un homme qu'on disait de glace.

— Le cynisme n'est qu'une forme de politesse pour ceux qui voient le monde tel qu'il est, Diane. Vous préférez les contes de fées du Quai d'Orsay ?

— Je préfère l'efficacité au nihilisme, répliqua-t-elle, les yeux brillants de défi. Votre plan demande un sacrifice politique que personne n'est prêt à faire. Vous ne proposez pas une réforme, vous proposez une immolation.

Raphaël fit un pas de plus. Il était si grand qu'elle dut lever légèrement le menton. L'air entre eux devint rare, saturé de cette tension qui n'avait plus rien de politique. Elle voyait maintenant le grain de sa peau, l'ombre bleue d'une barbe de quelques heures, et le mouvement imperceptible de sa gorge lorsqu'il déglutit.

— Parfois, il faut brûler la structure pour sauver la fondation, murmura-t-il. Vous le savez aussi bien que moi. C'est pour ça que vous êtes ici. Pas pour me contredire, mais pour m'aider à mettre le feu.

Il tendit la main, non pas pour la toucher, mais pour ramasser un dossier posé sur la table derrière elle. Dans le mouvement, sa manche frôla son avant-bras. Le contact fut bref, un simple effleurement de tissu, mais l'effet fut celui d'une décharge électrique. Diane retint un tressaillement. Elle sentit ses pupilles se dilater, ses sens en alerte rouge.

Il resta là, le dossier à la main, son visage à quelques centimètres du sien.

— Vous avez les mains qui tremblent, Diane. Est-ce la peur des conséquences ou l'excitation du jeu ?

— C'est l'indignation, mentit-elle, sa voix plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu.

— Mensonge.

Il posa le dossier. Son regard descendit sur ses lèvres, s'y attarda une seconde de trop, une éternité de tension pure, avant de remonter vers ses yeux. La fascination était mutuelle, brutale, impolie. C'était une reconnaissance. Deux esprits de la même trempe, deux solitudes qui se heurtaient dans le silence doré de la République.

— On m'avait dit que vous étiez une machine, reprit-il plus bas, sa voix devenant une caresse dangereuse. On a oublié de préciser que vous étiez une machine de guerre. Et que vous aviez ce parfum... de bergamote et d'orange.

Diane sentit son propre souffle se caler sur le sien. L'arrogance de cet homme l'exaspérait autant qu'elle l'attirait. Elle avait envie de le gifler ou de l'embrasser, la frontière entre les deux pulsions s'effritant sous la pression de ce magnétisme absurde.

— On perd notre temps, Raphaël. Le Président attend des résultats, pas des analyses olfactives.

Elle tenta de se reculer, mais il posa une main sur le rebord de la table, l'emprisonnant sans la toucher. L'odeur de son santal l'enveloppa comme une promesse de chute.

— Le temps n'existe pas ici, Diane. Regardez ces murs. Ils ont vu passer des empires, des amants, des traîtres. Ils savent que tout commence toujours par un frisson. Un instant où l'on réalise que l'autre est la pièce manquante du désastre qu'on est en train de construire.

Il y eut un silence. Un vrai, cette fois. Un de ces silences de l'Élysée qui pèsent des

tonnes. Dans l'ombre de la pièce, Diane voyait le reflet de leurs silhouettes sur les vitres. Ils ressemblaient à deux comploteurs sur le point de commettre un crime irréparable.

Elle finit par trouver la force de briser l'enchantement. Elle plongea la main dans son sac, en sortit un stylo plume en argent — son propre talisman — et le posa sur le dossier, entre eux. Un rempart dérisoire.

— Travaillons, dit-elle, bien que ses jambes lui semblent soudain de coton. Si nous devons brûler le monde, faisons-le avec méthode.

Raphaël la fixa encore un instant, un éclat de triomphe sombre dans les yeux. Il savait qu'il l'avait ébranlée. Il savait que le silence des couloirs venait de se briser pour elle, remplacé par le vacarme de cette attraction qu'aucun traité ne pourrait jamais réguler.

— Très bien, Diane. Commençons par le commencement.

Il ouvrit le dossier. Leurs doigts se frôlèrent à nouveau, délibérément cette fois, sur le bord du papier. Diane ne recula pas. Elle accepta la brûlure.

Dehors, le vent se levait sur Paris, mais dans le Salon Vert, l'incendie était déjà déclaré. Un incendie feutré, élégant, dévastateur. Le serment de l'Élysée n'était pas encore écrit, mais il était déjà scellé dans le secret de leurs souffles courts et de leurs regards affamés.

Le silence n'était plus une protection. C'était le compte à rebours avant l'explosion.

Chapitre 2

L'étincelle de l'esprit

Le dossier posé entre eux sur la table d'acajou n'était plus une simple liasse de documents administratifs. C'était un champ de mines. Sous la lumière tamisée du lustre en cristal, le papier semblait irradier une chaleur propre, à moins que ce ne soit la proximité de Raphaël qui déréglaient les capteurs internes de Diane.

Elle sentait l'odeur de son parfum — un mélange de bois de santal et d'une note métallique, froide, comme une lame de rasoir — qui flottait dans l'air confiné du Salon Vert.

— Le protocole d'Helsinki est obsolète, commença-t-il d'une voix qui n'avait plus rien de la courtoisie diplomatique. C'est une relique. Si nous nous contentons de le toiletter, nous ne faisons que mettre du rouge à lèvres sur un cadavre, Diane.

Il s'appuya contre le dossier du fauteuil, son regard ne la lâchant pas. Diane sentit une pulsation dans son cou, juste sous la soie de son chemisier. Elle ouvrit le dossier à la page 14, ses yeux balayant nerveusement les lignes soulignées de rouge.

— Ce n'est pas une relique, Raphaël. C'est le dernier rempart contre l'anarchie des blocs. Si on le brise, on n'ouvre pas la voie au progrès, on ouvre la boîte de Pandore.

Elle leva les yeux vers lui. Il souriait, mais ce n'était pas un sourire rassurant. C'était le sourire d'un homme qui voit enfin l'adversaire qu'il attendait.

— La boîte de Pandore est déjà ouverte, murmura-t-il en se penchant vers elle. Vous le savez aussi bien que moi. Vous êtes trop intelligente pour croire à vos propres

mensonges de chancellerie. Regardez la clause de souveraineté numérique. C'est une fiction. Une politesse que l'on se fait avant de se poignarder.

— La politesse est ce qui empêche le sang de couler dans les couloirs de l'Élysée ! rétorqua-t-elle, plus vivement qu'elle ne l'aurait voulu.

Leurs voix se superposaient, s'entrechoquaient. L'air devenait lourd, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les petits cheveux sur les bras de Diane. Elle n'était plus la conseillère prudente, il n'était plus l'émissaire provocateur. Ils étaient deux esprits se mesurant, cherchant la faille, admirant la parade.

— Vous voulez de la stabilité, Diane ? La stabilité est le nom qu'on donne à la peur de l'avenir. Vous avez peur de ce qui se passera si on redéfinit les règles du jeu.

— Parce que je sais qui va perdre au jeu ! Les gens, Raphaël. Pas nous, dans nos salons dorés. Eux.

Il se leva, contourna la table avec la grâce d'un prédateur. Diane resta immobile, le dos droit, refusant de lui montrer que son cœur battait la chamade. Il s'arrêta juste derrière elle. Elle pouvait sentir la chaleur de son corps, une aura de puissance et d'impatience.

— Vous parlez d'éthique comme si c'était un bouclier, dit-il tout près de son oreille. Mais l'éthique sans force, c'est juste de la poésie. Et nous ne sommes pas ici pour écrire des vers.

Il posa sa main sur le dossier, juste à côté de la sienne. Ses doigts étaient longs, fins, d'une élégance cruelle. Diane tourna la tête, et ils ne furent plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Elle plongea dans ses yeux sombres, y cherchant l'insulte, mais n'y trouva qu'une fascination dévastatrice.

— Et la force sans éthique, c'est de la barbarie, répliqua-t-elle dans un souffle.

Un silence épais tomba sur la pièce. Le tic-tac de la pendule de bronze semblait s'être arrêté. Diane voyait le reflet des dorures dans les pupilles de Raphaël. Elle voyait aussi la légère dilatation de ses yeux, ce signe irréprensible d'un intérêt qui dépassait largement la géopolitique.

L'attraction était là, brutale, impolie. Elle ne demandait pas la permission. Elle s'insinuait dans les failles de leur argumentation, transformant chaque concept abstrait en une tension charnelle. Quand il parlait de « rupture », elle pensait au craquement de ses propres certitudes. Quand elle parlait de « cohésion », elle pensait à la pression de sa main contre la sienne.

— Vous êtes exaspérante, dit-il d'une voix soudainement rauque.

— Et vous êtes d'une arrogance insupportable.

— Précisément.

Il ne recula pas. Au contraire, il réduit l'espace entre eux. Diane sentit le frôlement du drap de son costume contre son épaule. C'était une agression sensorielle. Elle sentait le goût du café noir et du tabac froid sur ses lèvres, même s'ils ne s'étaient pas touchés. Son esprit, d'ordinaire si structuré, partait en lambeaux. Elle aurait dû se lever, appeler un huissier, mettre fin à cette mascarade.

À la place, elle fit l'inverse. Elle se tourna complètement vers lui, défiant l'étincelle qui dansait dans son regard.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda-t-elle. Pourquoi pousser si loin ?

— Parce que je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui puisse me répondre. Jusqu'à ce

soir.

L'aveu était là, nu. Ce n'était plus de la stratégie. C'était une reddition de l'esprit devant l'évidence. Raphaël la regardait comme s'il lisait en elle un texte interdit, et Diane, pour la première fois de sa carrière, ne cherchait pas à cacher les ratures.

— On ne peut pas travailler comme ça, murmura-t-elle, bien que chaque fibre de son être hurle le contraire.

— On ne peut pas travailler autrement, corrigea-t-il. Cette étincelle... ce n'est pas seulement le débat, Diane. C'est vous. C'est la façon dont votre esprit s'allume quand vous croyez en quelque chose. C'est la chose la plus érotique que j'aie jamais vue dans ce palais de marbre.

Le mot "érotique" tomba entre eux comme un pavé dans une mare de mercure. Diane sentit une bouffée de chaleur lui monter aux joues. Elle aurait pu s'offusquer, jouer la carte du professionnalisme bafoué. Mais la vérité était qu'elle se sentait plus vivante à cet instant précis qu'au cours de ses dix dernières années de carrière. L'intellect était leur préliminaire.

Elle laissa sa main glisser sur la table jusqu'à ce que ses doigts effleurent la manche de sa veste.

— Vous jouez avec le feu, Raphaël. Le Salon Vert a vu des carrières se briser pour bien moins que ça.

— Les carrières sont faites pour être brûlées, Diane. Pour laisser la place à quelque chose de plus... authentique.

Il tendit la main, hésita un instant, puis écarta une mèche de cheveux qui barrait le visage de la jeune femme. Son geste était d'une tendresse inattendue, contrastant avec

la violence de leur échange précédent. Le bout de ses doigts effleura la tempe de Diane, un contact si léger qu'il aurait pu être imaginaire, mais qui envoya une décharge électrique dans toute sa colonne vertébrale.

Elle ferma les yeux un instant, savourant la chute.

— Si on fait ça... commença-t-elle.

— On ne fait rien du tout, l'interrompit-il en s'approchant encore. On finit ce dossier. On réécrit l'histoire de ce pays. Et on voit qui de nous deux sera le dernier debout quand l'incendie s'éteindra.

Diane rouvrit les yeux. La tension n'avait pas baissé, elle s'était métamorphosée. Elle n'était plus une menace, mais un moteur. Une drogue.

— Page 15, dit-elle d'une voix qui tremblait à peine. La clause de réciprocité. Je ne céderai pas là-dessus.

Raphaël eut un petit rire étouffé, un son sombre qui fit vibrer l'air entre eux. Il reprit sa place, mais le lien n'était pas rompu. Il était désormais un fil invisible, tendu à rompre, qui les unissait par-delà la table d'acajou.

— Je n'en attends pas moins de vous, Diane. Convainquez-moi. Séduisez mon intellect avant de détruire mes arguments.

Elle s'empara d'un stylo plume, ses doigts serrant le corps froid du métal. Elle savait qu'elle venait de franchir une frontière sans retour. Sous le plafond peint et les dorures de la République, une autre forme de pouvoir venait de prendre naissance. Un pouvoir qui ne se souciait ni des traités, ni du protocole.

— Très bien, dit-elle en fixant le papier, alors que son esprit brûlait déjà de mille

idées, toutes plus audacieuses les unes que les autres. Écoutez bien, parce que je ne le dirai qu'une fois.

L'heure tournait, le vent continuait de hurler sur la place Beauvau, mais à l'intérieur du Salon Vert, le temps s'était cristallisé. Ils travaillèrent pendant des heures, leurs voix s'élevant et s'abaissant dans une chorégraphie intellectuelle épuisante et grisante. Chaque concession était un baiser, chaque désaccord une caresse.

L'étincelle de l'esprit était devenue un brasier. Et alors que l'aube commençait à teinter de gris les rideaux de soie, Diane comprit une chose essentielle : le dossier n'était qu'un prétexte. Le véritable Serment de l'Élysée ne s'écrirait pas sur du papier, mais sur leur peau.

Elle posa son stylo, épuisée mais vibrante. Raphaël la regardait, son visage marqué par la fatigue mais ses yeux plus brillants que jamais.

— On l'a fait, dit-il.

— On a survécu à la première nuit, corrigea-t-elle.

Il se leva, ramassa ses affaires, mais avant de partir, il s'arrêta à la porte.

— À demain, Diane. Essayez de dormir. Si vous y arrivez.

Il sortit, laissant derrière lui un vide qui semblait aspirer tout l'oxygène de la pièce. Diane resta seule dans le silence retrouvé du Salon Vert, mais le silence ne la protégeait plus. Il résonnait de la promesse d'un orage qu'elle n'avait plus aucune envie d'éviter. Elle ramassa ses documents, ses doigts tremblant légèrement.

L'incendie était déclaré. Et elle n'avait aucune intention d'appeler les secours.

Chapitre 3

La barrière invisible

****CHAPITRE : LA BARRIÈRE INVISIBLE****

Le miroir de la salle d'eau du Salon Vert ne mentait jamais, et ce matin-là, il était d'une cruauté absolue. Diane observa les cernes légers qui grisaient son regard, vestiges d'une nuit où le sommeil n'avait été qu'une rumeur lointaine. Elle aspergea son visage d'eau glacée, espérant que le froid contracterait non seulement ses pores, mais aussi ce cœur qui battait beaucoup trop fort depuis que Raphaël avait franchi le seuil de la porte.

L'incendie, s'était-elle dit. Mais un incendie à l'Élysée s'éteint avec du protocole et de la glace.

Elle ajusta le revers de sa veste de tailleur bleu nuit. Une armure de laine froide. Elle remonta ses cheveux en un chignon si serré qu'il en devenait douloureux. C'était nécessaire. Il fallait que chaque mèche soit à sa place, que chaque émotion soit verrouillée derrière ses dents. Elle devait redevenir la Conseillère Spéciale, la femme de dossiers, l'ombre efficace du Président. Pas la femme dont la peau gardait encore le souvenir électrique d'un regard partagé entre deux tasses de café froid.

Lorsqu'elle entra dans la salle de réunion du rez-de-chaussée pour le briefing de 9h00, il était déjà là.

Raphaël.

Il était de dos, penché sur une carte de la Méditerranée, discutant avec le chef

d'état-major. Sa chemise blanche était impeccablement repassée — comment faisait-il pour paraître si frais après une nuit blanche ? — mais Diane remarqua le léger tressaillement de sa mâchoire lorsqu'il entendit le claquement de ses talons sur le parquet.

— Bonjour, Monsieur le Ministre, dit-elle, sa voix plus stable qu'elle ne l'aurait cru.

Il se retourna. Le choc fut physique. Ce n'était pas un regard, c'était une collision. Le bleu de ses yeux semblait avoir absorbé toute la lumière de la pièce. Pendant une fraction de seconde, le protocole vacilla. Le souvenir de la nuit, de cette promesse silencieuse dans le Salon Vert, flotta entre eux comme une particule de poussière dans un rayon de soleil.

— Bonjour, Diane, répondit-il.

Un simple prénom. Trop intime pour l'assemblée, mais prononcé avec une telle neutralité qu'il aurait pu s'adresser à une parfaite inconnue. Il avait érigé la barrière. Elle devrait lui en être reconnaissante, mais elle ressentit une morsure de déception au creux de l'estomac.

La réunion fut un exercice de haute voltige. Ils parlèrent de géopolitique, de quotas, de crises migratoires. Diane exposait ses arguments avec une précision chirurgicale, évitant de regarder les mains de Raphaël qui jouaient avec un stylo plume. Elle connaissait ces mains. Elle avait passé la nuit à imaginer leur chaleur.

« Restez professionnelle, Diane. Le dossier. Rien que le dossier », se répétait-elle comme une litanie.

— Je pense que le plan de Diane manque de souplesse sur le volet diplomatique, lança soudain Raphaël, brisant le rythme de son exposé.

Elle se figea, le feutre suspendu au-dessus du tableau blanc. Elle tourna la tête vers lui. Il la regardait avec une froideur analytique, presque provocante.

— La souplesse est souvent le premier pas vers la reddition, Raphaël, répliqua-t-elle, le ton piquant. Nous avons besoin de structure, pas d'improvisation.

— Et parfois, la structure est juste une cage qui nous empêche de voir l'évidence, dit-il en soutenant son regard.

L'air dans la pièce s'épaissit. Le chef d'état-major fronça les sourcils, sentant une électricité qu'il ne parvenait pas à nommer. Ce n'était plus une divergence politique. C'était un duel. Ils utilisaient les mots de l'État pour se dire leur colère d'avoir ressenti quelque chose de vrai quelques heures plus tôt. C'était leur façon de reconstruire le mur, pierre après pierre, avec le ciment de l'hostilité.

À la fin de la séance, alors que les autres participants s'éclipsaient en discutant, Diane rangea ses documents avec une lenteur calculée. Elle attendait qu'il parte. Il ne partit pas.

Le silence qui s'installa n'était pas celui, paisible, de la nuit. C'était un silence chargé de reproches et de désirs non formulés.

— C'était quoi, ça ? demanda Diane sans lever les yeux de sa mallette.

— Une analyse de terrain, répondit Raphaël d'une voix sourde. On ne peut pas mélanger les genres, Diane.

Il s'approcha. Pas assez pour la toucher, mais assez pour qu'elle sente son sillage — cette odeur de cèdre et d'agrumes qui l'avait hantée toute la matinée. Elle se redressa, faisant face à lui. La barrière invisible était là, transparente mais solide comme du verre blindé.

— Vous avez raison, Monsieur le Ministre. La nuit dernière était... une anomalie due à la fatigue. Une erreur de jugement.

Le mot "erreur" sembla ricocher contre les lambris dorés. Raphaël contracta les doigts.

— Une erreur ? répéta-t-il, un sourire amer au coin des lèvres. C'est donc comme ça que vous classez les choses ? Dans des chemises cartonnées ? "Erreurs", "Projets", "Compromis" ?

— C'est ainsi qu'on survit ici, Raphaël. On ne survit pas en laissant les incendies se propager.

Il fit un pas de plus, brisant la distance de sécurité. Diane sentit la chaleur émaner de lui. Son souffle effleura son front. L'introspection fluide de ses pensées se brisa en mille éclats sensoriels : le grain de sa peau, le battement de la veine à son cou, le bleu de ses yeux qui devenait soudainement sombre, presque noir.

— Vous mentez, Diane. Vous mentez aussi bien que vous rédigez des discours. Votre corps est en train de hurler le contraire de ce que votre bouche raconte.

— Mon corps sait ce qui est attendu de lui, riposta-t-elle, la voix tremblante malgré elle. Et ce n'est certainement pas de succomber à une tension de couloir avec un homme qui...

— Qui quoi ? Qui vous voit ? Qui sait que derrière cette armure de soie, vous avez peur de ce qui se passe quand on éteint les lumières de l'Élysée ?

Il leva la main, hésita, puis effleura du bout des doigts le revers de sa veste, là où son cœur battait à tout rompre. Le contact fut bref, à peine une seconde, mais l'effet fut

celui d'une décharge. Diane retint sa respiration. La barrière de verre se fissurait.

— On a un traité à finaliser, murmura-t-elle, tentant de se raccrocher à la seule réalité qui ne l'effrayait pas.

— Le traité attendra, dit-il, sa voix descendant d'une octave, devenant cette caresse rauque qu'elle redoutait. Le Serment, Diane. Vous vous rappelez ce qu'on s'est dit ? Ce n'est pas sur le papier.

Elle recula d'un pas, rétablissant la distance. Elle avait besoin d'air. L'oxygène semblait avoir été aspiré par la présence de cet homme.

— Je ne peux pas, Raphaël. Pas ici. Pas comme ça. L'Élysée a des murs qui écoutent et des parquets qui parlent. Si on franchit cette ligne, il n'y aura pas de retour en arrière. On perdra tout. Notre crédibilité, nos carrières... nous-mêmes.

Il la regarda longuement, le visage impénétrable. La distance professionnelle revenait, tel un masque de fer qu'il reprenait l'habitude de porter.

— C'est déjà trop tard pour la distance, Diane. On ne fait que prétendre.

Il se détourna, ramassa son dossier et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il s'arrêta, la main sur la poignée dorée.

— Mais si vous voulez jouer à la conseillère modèle et au ministre irréprochable, je jouerai avec vous. On verra qui craquera le premier sous le poids du silence.

Il sortit sans un regard de plus.

Diane resta seule dans la vaste salle de réunion. Elle s'appuya contre la table, ses doigts s'enfonçant dans le bois verni. Elle se sentait vide, épuisée par ce combat

contre elle-même. Elle avait réussi à maintenir la barrière, mais elle savait que c'était une victoire à la Pyrrhus.

Elle baissa les yeux sur sa main. Elle tremblait encore.

Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas peur que Raphaël franchisse la barrière. Elle avait peur de l'envie furieuse qu'elle avait de la briser elle-même, de ses propres mains, pour retrouver la chaleur de l'incendie.

Le téléphone sur la table de conférence se mit à sonner, strident, officiel. Le monde reprenait ses droits. Diane décrocha, sa voix redevenant instantanément celle d'une automate de l'État.

— Oui, Monsieur le Président ? J'arrive tout de suite.

Elle lissa sa veste, vérifia son chignon dans le reflet d'une fenêtre et sortit. La guerre entre le devoir et le désir venait de commencer, et dans les couloirs feutrés du pouvoir, les guerres les plus sanglantes sont celles qui ne font aucun bruit.

Chapitre 4

Le tête-à-tête nocturne

L'horloge en bronze du Salon d'Argent égrena deux coups, un son sourd qui semblait ricocher contre les boiseries chargées d'histoire. À deux heures du matin, l'Élysée ne dort jamais tout à fait, mais il change de visage. Les pas des gardes républicains dans la cour d'honneur se font plus lointains, et le silence devient une matière épaisse, presque organique, qui s'insinue sous les portes.

Diane était penchée sur la table de conférence, ses lunettes de repos glissant légèrement sur l'arête de son nez. Elle aurait dû être chez elle, dans son appartement froid du 7ème arrondissement. Au lieu de cela, elle était enfermée avec le dossier « Hélios » et, surtout, avec lui.

Raphaël était assis en face d'elle, mais il ne travaillait plus depuis au moins vingt minutes. Il l'observait. Elle le sentait. C'était une pression constante, une chaleur invisible qui lui picotait la nuque.

— Tu vas finir par graver ces chiffres dans la nappe si tu continues à les fixer comme ça, lança-t-il d'une voix basse, éraillée par la fatigue et le café noir.

Diane ne leva pas les yeux. Elle souligna nerveusement une ligne sur son rapport.

— C'est une question de cohérence budgétaire, Raphaël. Le Président attend une note synthétique pour huit heures. Si on rate le virage social de cette réforme, on finit dans le décor.

— Le décor est magnifique à cette heure-ci, Diane. Regarde autour de toi.

Elle finit par lever la tête. Raphaël avait rejeté sa tête en arrière contre le dossier en cuir de son fauteuil. Sa cravate était dénouée, pendante de chaque côté de son col de chemise ouvert. Il y avait quelque chose d'insupportablement magnétique dans son abandon, dans la façon dont la lumière tamisée des lampes de bureau soulignait l'arête de sa mâchoire et l'ombre légère de sa barbe de fin de journée.

L'odeur de Raphaël flottait entre eux : un mélange de vétiver, de papier neuf et de ce parfum de danger discret qu'il portait comme une seconde peau.

— On n'est pas ici pour admirer les moulures, dit-elle, bien que sa propre voix trahisse une légère fêlure.

— On n'est plus ici pour le travail non plus. Tu le sais. Je le sais.

Il se leva d'un mouvement fluide, presque prédateur. Il fit le tour de la table immense, ses pas étouffés par le tapis épais. Diane se raidit, le stylo plume serré entre ses doigts comme une arme dérisoire. Elle aurait pu se lever, partir, invoquer une migraine ou un besoin soudain d'air pur. Mais ses jambes semblaient changées en plomb.

Il s'arrêta juste derrière elle.

L'intimité forcée de cette nuit de veille agissait comme un sérum de vérité. À l'Élysée, tout était filtre, protocole et armure. Mais à deux heures du matin, sous les ors fatigués, les armures gisaient au sol.

— Tu sens ça ? chuchota-t-il, se penchant si près que son souffle chaud caressa l'oreille de Diane.

— Quoi ?

— L'oxygène qui manque. Chaque fois qu'on est dans la même pièce, j'ai l'impression qu'on aspire tout l'air à nous deux.

Diane ferma les yeux. Elle sentait la présence massive de Raphaël, la chaleur qui

émanait de son corps, à quelques centimètres seulement du sien. Elle pouvait entendre le battement de son propre cœur, un tambour de guerre dans sa poitrine.

— On a un serment, Raphaël, murmura-t-elle, une dernière tentative de rappel à l'ordre. On sert l'État.

— L'État s'en remettra, Diane. Mais moi, je ne suis pas sûr de me remettre de toi.

Il posa ses mains sur la table, de chaque côté d'elle, l'emprisonnant sans la toucher. Elle était encerclée par le bois verni et l'homme qui hantait ses nuits depuis des mois. Elle voyait ses mains, larges, aux doigts longs, les veines légèrement saillantes sous la peau mate. Elle se demanda s'ils étaient aussi brûlants qu'ils en avaient l'air.

— Tourne-toi, ordonna-t-il doucement.

C'était un défi. Elle le releva. Elle fit pivoter son fauteuil pour lui faire face. Le mouvement la plaça directement entre ses bras. Leurs genoux se frôlèrent, un contact électrique qui envoya une décharge le long de l'échine de Diane.

Elle leva les yeux vers lui. Raphaël la regardait avec une intensité qui confinait à la douleur. Ses yeux sombres fouillaient les siens, cherchant la moindre faille, la moindre reddition.

— Tu es tellement occupée à être parfaite, Diane. La conseillère impeccable. La femme de fer. Mais tes yeux... ils me racontent une tout autre histoire.

— Et qu'est-ce qu'ils racontent ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle provocateur.

— Ils racontent que tu me détestes parce que je suis le seul à voir que tu crèves d'envie de tout foutre en l'air.

Il tendit une main. Ses doigts effleurèrent la tempe de Diane, une caresse si légère qu'elle aurait pu être une illusion. Puis, il descendit le long de sa joue, son pouce s'attardant sur la courbe de sa lèvre inférieure. Diane laissa échapper un soupir qu'elle ne put réprimer. La barrière, celle qu'elle avait construite avec tant de soin, s'effondrait en silence, pierre par pierre.

— On va le regretter, dit-elle, même si elle savait déjà qu'elle mentait.

— Probablement dès demain matin. À la première réunion de cabinet.

Il sourit, un sourire sombre et désarmant qui ne touchait pas ses yeux. Il se rapprocha encore, réduisant l'espace vital à néant. Diane pouvait sentir le rythme de sa respiration, calé sur le sien. L'odeur du café s'était dissipée pour laisser place à quelque chose de plus charnel, de plus brut.

— On ne peut pas faire ça ici, murmura-t-elle, alors même que ses mains trouvaient leur chemin vers les revers de la veste de Raphaël. Pas sur la table où se décident les lois de la République.

— Pourquoi pas ? La République est née de la passion, Diane. On ne fait que lui rendre hommage.

Il ne l'embrassa pas tout de suite. Il savoura le moment, cette suspension insoutenable où tout est encore possible, où le désir est une corde tendue au point de rupture. Il posa son front contre le sien.

— Regarde-moi, Diane.

Elle obéit. Elle vit le reflet de sa propre faim dans ses pupilles dilatées. À cet instant, il n'y avait plus de Président, plus de dossiers, plus de carrière. Il n'y avait que cette pièce silencieuse, les ombres dansant sur les murs et cette tension qui saturait l'espace jusqu'à la nausée.

Diane brisa les derniers millimètres. Elle attrapa le col de sa chemise et le tira vers elle avec une force qui la surprit elle-même.

Le baiser ne fut pas tendre. Ce fut une collision. Un choc de dents et de lèvres, une urgence sauvage qui bouillonnait en eux depuis trop longtemps. C'était le goût du café amer et du désir sucré, une explosion sensorielle qui effaça tout le reste. La main de Raphaël se glissa dans sa nuque, ses doigts s'emmêlant dans son chignon impeccable, le défaisant avec une impatience brutale. Les épingles tombèrent sur le tapis, des petits bruits métalliques inaudibles.

Diane laissa ses doigts s'enfoncer dans les cheveux de Raphaël, le tirant vers elle comme s'il était sa seule bouée de sauvetage dans un océan en furie. Elle sentit la table de conférence contre son dos alors qu'il la poussait légèrement, l'un contre l'autre, leurs corps cherchant une friction, une fusion.

Il s'écarta d'un pouce, le souffle court, ses lèvres rougies.

— Dis-le, haleta-t-il contre sa bouche. Dis que tu t'en fiches du protocole.

Diane sentit un frisson la parcourir. Elle voyait par-delà l'épaule de Raphaël les fenêtres sombres de l'Élysée, le parc plongé dans le noir, et elle sut que ce moment marquerait un point de non-retour. Elle venait de franchir le Rubicon, et l'eau était brûlante.

— Le protocole peut attendre demain, répondit-elle, ses yeux étincelants d'une résolution nouvelle. Ce soir, il n'y a que nous.

Elle saisit sa cravate et l'utilisa pour le ramener à elle. Les documents officiels, les graphiques du projet Hélios, les notes pour le Président furent balayés d'un revers de main sur le sol, s'éparpillant comme des feuilles mortes sur le tapis de la République.

Dans le silence de la nuit élyséenne, le seul bruit qui subsistait était celui de deux respirations qui n'en faisaient plus qu'une, et le froissement du papier trahi par la passion. Le serment était rompu, ou peut-être, pour la première fois, était-il enfin sincère.

Chapitre 5

Le frôlement électrique

CHAPITRE : LE FRÔLEMENT ÉLECTRIQUE

Le silence qui suivit le fracas des dossiers sur le tapis de la République fut plus assourdissant que le chaos lui-même. Sous les dorures du salon d'Argent, l'air s'était liquéfié, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les fins duvets sur les bras de Diane. Elle respirait par saccades, l'odeur de Raphaël — un mélange insolent de poivre noir, de pluie fraîche et de cette note métallique propre aux hommes qui passent trop de temps dans les hautes sphères du pouvoir — s'engouffrant dans ses poumons.

Il ne l'avait pas encore lâchée. Ses mains, qui tenaient encore les revers de sa veste de tailleur, semblaient soudain peser des tonnes.

— Tu te rends compte de ce qu'on vient de faire ? murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie déchiré.

Raphaël eut un sourire en coin, une expression qui n'avait rien de diplomatique. C'était le sourire d'un homme qui venait de mettre le feu à une poudrière et qui trouvait la lumière des flammes plutôt flatteuse.

— On a simplement réorganisé les priorités, Diane. Le projet Hélios peut survivre à une chute de soixante centimètres.

Il se recula d'un pas, rompant le contact physique, mais pas l'intensité de son regard. C'est alors que le malaise, sournois et brûlant, commença à ramper le long de l'échine

de Diane. L'adrénaline retombait, laissant place à une lucidité brutale. Autour d'eux, les portraits des anciens présidents semblaient les observer avec une sévérité ancestrale. Elle se sentit soudain nue sous son chemisier de soie, malgré l'armure de sa fonction.

— On doit ramasser ça, dit-elle d'un ton qu'elle aurait voulu ferme, mais qui trahissait une urgence presque enfantine. Si la sécurité passe pour la ronde de minuit...

— La sécurité ne rentre pas ici sans frapper, Diane. Tu es la Conseillère Spéciale. Tu pourrais brûler le Code Civil au milieu de cette pièce que personne n'oserait te demander d'allumettes.

Pourtant, il se pencha. Diane fit de même, instinctivement. C'était une erreur. Une erreur de débutante.

Ils s'accroupirent simultanément sur le tapis épais, là où les feuilles du projet Hélios s'étaient éparpillées en une corolle de graphiques et de statistiques cruciales pour l'avenir énergétique du pays. Leurs doigts s'activèrent sur la laine, ramassant des feuilles au hasard.

C'est là que ça arriva.

Une feuille de papier glacé, un tableau prévisionnel sur l'exportation de l'hydrogène vert, glissa entre eux. Diane tendit la main pour la saisir, Raphaël fit de même. Leurs doigts ne se contentèrent pas de se croiser. Le dos de la main de Raphaël glissa lentement, presque avec préméditation, contre l'intérieur du poignet de Diane.

L'effet fut immédiat, violent, disproportionné.

Ce n'était qu'un frôlement, une caresse de quelques centimètres de peau contre peau,

là où les veines battent à fleur de derme. Mais dans ce sanctuaire de protocole et de retenue, le contact agit comme un court-circuit. Une décharge remonta le bras de Diane, vint frapper son cœur avant de redescendre dans son bas-ventre avec une chaleur liquide qui la fit chanceler.

Elle retira sa main comme si elle s'était brûlée à de l'azote liquide. Un gémissement étouffé, qu'elle ne put réprimer, s'échappa de ses lèvres.

— Diane...

La voix de Raphaël avait changé. Elle était plus basse, plus rauque, dépouillée de son arrogance habituelle. Il ne ramassait plus rien. Il était figé, un genou à terre, ses yeux fixés sur le poignet de la jeune femme, là où le rouge de la réaction nerveuse commençait à marquer la peau laiteuse.

— Ne dis rien, trancha-t-elle, les yeux fixes sur un graphique de production d'énergie qu'elle ne voyait même plus. C'est la fatigue. La tension nerveuse. Le café. C'est...

— C'est chimique, l'interrompit-il en se redressant lentement, le papier froissé dans sa main droite. Et c'est un désastre.

Il avait raison. Diane se releva à son tour, les jambes flageolantes. Elle posa la pile de documents en vrac sur le bureau en acajou, cherchant une contenance qu'elle avait perdue quelque part entre le baiser et ce frôlement de poignet. L'attraction n'était plus une hypothèse romantique ou un jeu de séduction intellectuelle lors des dîners d'État. C'était une force physique, brute, presque obscène dans ce cadre de velours et de prestige.

Elle se tourna vers lui, ses yeux brûlant d'une colère qui n'était que le masque de son désir.

— Tu sais parfaitement que c'est interdit. Pas "interdit" comme une règle qu'on peut contourner avec un bon avocat. Interdit comme une fin de carrière immédiate. Pour nous deux. Si on continue, si on laisse ce... ce truc prendre le dessus, on est morts. Politiquement, socialement. Le Président nous broiera.

Raphaël s'approcha d'elle. Il ne la toucha pas, mais il entra dans son espace vital, là où elle pouvait sentir la chaleur émaner de son corps.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Tu crois que j'ai prévu de tout foutre en l'air pour une Conseillère qui passe ses nuits à réciter le traité de Lisbonne ?

Il fit un pas de plus. Diane sentit le bord du bureau contre ses hanches. Elle était coincée entre le pouvoir de l'État et l'homme qui le défiait.

— Mais ce frôlement, Diane... continua-t-il, sa voix vibrant contre son visage, tu l'as senti. C'est pas du café. C'est la conscience brutale que mon corps réclame le tien depuis le premier jour où tu es entrée dans cette salle de briefing avec ton air de sainte-nitouche du nucléaire.

— Ton arrogance ne t'aidera pas ici, Raphaël, répliqua-t-elle avec un soupçon de défi, ses yeux descendant malgré elle sur ses lèvres.

— Mon arrogance est la seule chose qui me permet de ne pas te plaquer contre ce bureau sur-le-champ.

Le mot "plaquer" résonna dans le silence de la pièce. Il était d'une modernité crue, presque vulgaire dans ce décor, et c'est précisément ce qui électrisa Diane. Elle imaginait la scène : les jambes écartées, les rapports d'expertise qui volent à nouveau, la main de Raphaël serrée dans ses cheveux, la sensation du bois dur contre son dos et de sa peau contre la sienne.

La pensée était si vivace qu'elle en eut le vertige. Elle se détesta pour cette faiblesse. Elle, la brillante énarque, la femme que l'on surnommait "La Glace" dans les couloirs du ministère, était en train de fondre pour un contact accidentel et une phrase bien tournée.

— On ne peut pas, murmura-t-elle, plus pour elle-même que pour lui.

— On ne doit pas, corrigea-t-il. Mais on va le faire. La seule question, c'est de savoir si on va le faire intelligemment, ou si on va attendre d'exploser en plein vol.

Il tendit la main. Cette fois, ce n'était pas un accident. Son index suivit la ligne de sa mâchoire, effleurant à peine la peau, mais créant une traînée de feu sur son passage. Diane ferma les yeux, incapable de reculer. L'odeur de son parfum se mêlait maintenant à celle de l'encre fraîche des documents éparpillés. C'était l'odeur du danger, de la trahison, et d'un plaisir qu'aucune promotion ne pourrait jamais égaler.

— Regarde-moi, ordonna-t-il doucement.

Elle obéit. Ses yeux à lui n'étaient plus sombres de calcul politique, ils étaient noirs d'une faim qu'elle partageait malgré elle.

— On sort d'ici, dit-elle soudain. On remet ces papiers en ordre, on quitte ce bâtiment, et on fait comme si ce frôlement n'avait jamais existé.

Raphaël eut un petit rire amer, un son qui se perdit dans les rideaux de damas.

— Tu es une menteuse médiocre, Diane. Tu sais très bien que demain, quand tu me verras en conseil, tu ne penseras qu'à la sensation de ma main sur ton poignet. Tu chercheras ce contact. Tu en crèveras.

Il ramassa le dernier document, une note de synthèse confidentielle, et la lui tendit.

Leurs doigts se frôlèrent à nouveau, volontairement cette fois. La décharge fut plus faible, mais l'ancrage plus profond.

— Bonne nuit, Diane. Essaie de dormir. Si tu y arrives.

Il se détourna et marcha vers la porte monumentale avec une assurance qui la rendait folle. Diane resta seule, debout au milieu des dorures, le souffle court, serrant contre sa poitrine un dossier qui n'avait plus aucune importance.

Elle baissa les yeux sur son poignet. La peau était encore chaude. Elle savait qu'il avait raison. Le protocole était une barrière de papier, et ce soir, elle venait d'y craquer une allumette. Le frôlement n'était pas un accident ; c'était la première détonation d'une mine qu'ils avaient posée ensemble sous les fondations de l'Élysée.

Elle frissonna, non pas de froid, mais d'une attente insupportable. L'interdiction était là, massive, menaçante. Mais l'attraction, elle, était désormais une nécessité biologique. Le Serment de l'Élysée venait de changer de nature : ce n'était plus un engagement envers l'État, c'était une promesse de destruction mutuelle, signée dans le noir, d'un simple contact de peau.

Chapitre 6

L'aveu suspendu

Le silence de l'Élysée à deux heures du matin n'était jamais total. C'était un silence de cathédrale hantée, peuplé par le craquement des parquets centenaires, le ronronnement lointain des serveurs sécurisés et le souffle imperceptible des sentinelles dans la cour d'Honneur.

Diane ne bougeait plus. Le dossier qu'elle serrait contre elle — un rapport classé secret-défense sur les infrastructures énergétiques — n'était plus qu'un rempart dérisoire. Marc venait de sortir, mais l'air de la pièce restait saturé de lui. Son sillage laissait une empreinte olfactive précise : un mélange de tabac froid, de santal et cette odeur métallique, électrique, qui émanait de lui lorsqu'il était en colère ou en proie à une émotion qu'il ne maîtrisait plus.

Elle fixa la poignée de la porte monumentale. Elle aurait dû rentrer chez elle, retrouver son appartement froid du VII^e arrondissement, sombrer dans un sommeil sans rêves. Mais ses jambes refusaient de lui obéir. Son poignet, là où ses doigts à lui s'étaient refermés quelques secondes plus tôt, battait au rythme de son cœur. Une brûlure sourde.

Elle finit par sortir du bureau. Ses talons sur le marbre des couloirs produisaient un son sec, une ponctuation militaire dans ce temple du pouvoir. Elle ne prit pas l'ascenseur. Elle avait besoin de l'escalier d'honneur, de l'immensité du vide, pour essayer de diluer l'étau qui se resserrait sur sa gorge.

Elle le retrouva dans le Salon d'Argent.

Il était là, debout devant la fenêtre, la veste de son costume jetée sur un fauteuil Louis XV. Sa chemise blanche était déboutonnée au col, les manches retroussées sur ses avant-bras. Il ne se retourna pas quand elle entra. Il savait que c'était elle. Dans ce palais, ils étaient devenus deux radars réglés sur la même fréquence.

— Tu ne dors toujours pas, Diane, dit-il d'une voix basse, presque rauque.

— L'insomnie est une maladie professionnelle ici, Marc. Tu le sais mieux que personne.

Elle s'approcha, s'arrêtant à une distance de sécurité — cette fameuse distance protocolaire qu'ils n'avaient cessé de violer par le regard depuis six mois. La lumière de la lune filtrait à travers les rideaux de soie, baignant la pièce d'une clarté de craie.

— Ce que tu as dit, tout à l'heure... commença-t-elle.

Il se tourna enfin. Son visage était marqué par la fatigue, mais ses yeux restaient deux lames d'acier bleu. L'autorité qu'il dégageait d'ordinaire était fissurée. C'était la première fois qu'elle voyait la faille, profonde, béante.

— Je n'ai rien dit, Diane. Justement. C'est bien là le problème.

Il fit un pas vers elle. Un seul. L'espace entre eux devint brusquement inflammable. Diane sentit l'odeur de sa peau, plus chaude ici, plus intime. Elle aurait pu tendre la main et toucher la cicatrice légère qu'il portait à la base du cou. Elle aurait pu tout arrêter.

— On est au bord du précipice, Marc. Si on fait un pas de plus, il n'y aura pas de filet. Pas pour toi. Pas pour moi. La République ne pardonne pas ce genre de... vertige.

— La République n'est pas là, murmura-t-il en réduisant encore la distance. Elle dort. Il n'y a que toi et moi. Et ce silence qui m'assourdit.

Il leva la main. Ses doigts effleurèrent la tempe de Diane, une caresse si légère qu'elle aurait pu n'être qu'un courant d'air, mais qui fit basculer le monde de la jeune femme. Elle ferma les yeux, laissant tomber le dossier au sol. Les feuilles s'éparpillèrent sur le tapis d'Aubusson, secrets d'État piétinés par l'urgence du moment.

— Dis-le, murmura-t-elle, le souffle court. Si tu le dis, je ne pourrai plus faire semblant.

La vulnérabilité de Marc était presque insoutenable. Lui, l'homme des crises internationales, le tacticien au sang-froid, semblait sur le point de se briser. Sa main descendit le long de sa joue, son pouce s'attardant sur la lèvre inférieure de Diane.

— Si je le dis, Diane... si je prononce ces mots, je signe l'arrêt de mort de tout ce que j'ai construit. Je deviens l'homme qui a sacrifié sa dignité pour un frisson.

— Ce n'est pas un frisson, et tu le sais. C'est un incendie.

Il y eut un moment suspendu, un de ces instants où le temps se dilate, où chaque battement de cil est une éternité. Les lèvres de Marc n'étaient qu'à quelques millimètres des siennes. Elle sentait son souffle, une promesse de chaos. L'aveu était là, au bord de leurs lèvres, prêt à être lâché comme une bombe.

Je t'aime. Ou peut-être : *Je suis perdu sans toi.* Ou encore : *Détruisons tout.*

Le mot commença à se former dans la gorge de Marc. Ses yeux s'ancrèrent dans ceux de Diane avec une honnêteté brutale. Il n'y avait plus de Président, plus de conseillère, plus de hiérarchie. Juste deux êtres humains nus sous les dorures.

Puis, un bruit.

Lointain. Le craquement d'une chaussure de gendarme dans le couloir adjacent. Le signal radio d'une patrouille qui grésilla brièvement derrière la porte.

Le charme se rompit. La réalité politique, lourde et froide comme le marbre, s'abattit de nouveau sur eux. Marc retira sa main brusquement, comme s'il venait de toucher une plaque brûlante. Il recula de deux pas, son visage se recomposant instantanément en un masque de marbre.

L'aveu resta suspendu dans l'air, prisonnier de la poussière dorée du salon.

— Tu devrais ramasser ces documents, dit-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Ils sont confidentiels.

Diane resta immobile, les bras ballants, le cœur battant si fort qu'elle craignait qu'il ne l'entende. La chute était brutale. Elle regarda les feuilles blanches au sol, symboles de sa vie ordonnée, de son ambition, de sa cage dorée.

— C'est tout ce que tu as à me dire ? "Ramasse tes dossiers" ?

Il se détourna pour reprendre sa veste, les mouvements saccadés.

— Ce que j'ai à te dire nous enverrait tous les deux en enfer, Diane. Et je n'ai pas encore décidé si j'étais prêt à t'y emmener.

Il se dirigea vers la sortie, mais s'arrêta sur le seuil, la main sur le chambranle de la porte. Sans se retourner, il ajouta :

— Demain, la réunion de cabinet est à huit heures. Ne sois pas en retard. Et remets ce

masque que tu portes si bien. J'ai besoin de ma conseillère, pas de...

Il ne finit pas sa phrase. Le silence qui suivit fut plus lourd que n'importe quelle parole. Il sortit, laissant Diane seule dans le Salon d'Argent.

Elle s'agenouilla lentement pour ramasser les feuilles. Ses mains tremblaient. Elle comprit alors que l'aveu n'avait pas besoin d'être dit pour exister. Il était là, dans l'espace vide qu'il laissait derrière lui, dans la violence de son retrait.

Ils avaient passé un pacte sans un mot. Une promesse de destruction mutuelle qui n'attendait qu'une étincelle de plus. Le "Serment de l'Élysée" n'était plus une question de loyauté envers la nation. C'était une attente insupportable, un compte à rebours dont ils ignoraient la fin, mais dont ils acceptaient déjà le prix.

Diane se redressa, serra les dossiers contre son cœur une dernière fois, et quitta la pièce. Dans les miroirs du palais, son reflet lui parut étranger. Elle avait le visage d'une femme qui venait de survivre à un accident, mais qui savait, avec une certitude terrifiante, qu'elle remonterait dans la voiture dès le lendemain.

L'aveu était suspendu, mais la corde commençait déjà à céder.

Chapitre 7

Le serment rompu

Le silence de l'Élysée à deux heures du matin n'est jamais tout à fait vide. C'est un silence épais, sédimenté par deux siècles de secrets d'État, de trahisons feutrées et de moquette qui étouffe les pas. Diane marchait dans la galerie des Portraits, les dossiers serrés contre sa poitrine comme un bouclier de papier. Ses talons ne claquaient pas ; ils s'enfonçaient dans la laine comme dans une conscience trop chargée.

Elle sentait encore l'odeur de la cire d'abeille et du tabac froid, mais sous cette surface officielle, il y avait l'odeur de *lui*. Un mélange de vétiver musqué et de cette électricité métallique qui précède les orages.

Elle tourna l'angle du couloir menant à l'aile Est. Il était là.

Il n'avait pas remis sa veste. Sa chemise blanche était déboutonnée au col, les manches retroussées sur des avant-bras dont elle connaissait la force sans jamais l'avoir éprouvée. Il était appuyé contre le chambranle d'une porte dérobée, une silhouette sombre découpée par la lumière crue d'une veilleuse de secours.

Il ne l'attendait pas. Ou peut-être que si. Dans ce palais, l'attente était une seconde nature.

— Vous devriez être chez vous, Diane, dit-il.

Sa voix était basse, éraillée par les heures de discours et les cafés trop serrés. Elle n'avait rien de la solennité des allocutions télévisées. C'était une voix de chambre, une voix de fin de monde.

Diane s'arrêta à deux mètres de lui. L'espace entre eux semblait chargé d'une tension si dense qu'elle aurait pu y poser sa main.

— Les dossiers du G20 ne vont pas se classer tout seuls, Monsieur le Président.

— Le G20 s'en remettra. C'est vous qui avez l'air d'être sur le point de vous briser.

Elle eut un rire nerveux, un son sec qui monta dans sa gorge.

— C'est l'hôpital qui se moque de la charité. Vous avez des cernes qui pourraient contenir toute la dette publique.

Il esquissa un sourire, mais ses yeux — ce bleu acier qui ne pardonnait rien — restèrent fixés sur les siens. Il fit un pas vers elle. Un seul. C'était une transgression. Le protocole n'était pas une règle ici, c'était une armure. Et il venait de la fendre.

— Arrêtez de faire ça, murmura-t-il.

— Faire quoi ?

— Faire semblant que nous sommes encore en train de parler de politique. Faire semblant que ce "Serment" dont on nous rebat les oreilles signifie encore quelque chose pour nous deux.

Diane sentit son cœur cogner contre ses côtes. Elle voyait battre la carotide au creux de son cou. Elle nota le détail absurde d'un bouton de manchette manquant. Cette vulnérabilité l'effraya plus que son autorité.

— On a promis, dit-elle, la voix tremblante. On a promis de servir. Rien d'autre.

— On a menti.

Il fit un autre pas. Il était maintenant si proche qu'elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps. L'odeur du vétiver devint obsédante. Elle aurait dû reculer, invoquer l'éthique, la République, son mari, sa carrière. Elle aurait dû être la femme des dossiers, la femme de l'ombre qui ne laisse aucune trace.

Au lieu de ça, elle laissa tomber les dossiers.

Le bruit des feuilles s'éparpillant sur le tapis fut le déclic. Le chaos administratif au milieu de l'ordre impérial.

Il posa ses mains sur ses épaules. Ses doigts étaient chauds, brûlants même à travers le tissu de sa veste. Le contact fut un choc électrique, une décharge qui balaya des mois de frustration, de regards volés en Conseil des ministres et de sous-entendus codés dans des SMS de minuit.

— Diane, dit-il, son prénom sonnait comme une prière ou une condamnation.

— C'est une erreur de débutant, souffla-t-elle, ses yeux ancrés dans les siens. On va tout perdre.

— On a déjà tout perdu au moment où vous avez franchi ce seuil il y a six mois.

Il ne l'embrassa pas tout de suite. Il chercha son regard, une dernière vérification, une ultime porte de sortie qu'ils savaient tous deux condamnée. Sa main remonta dans son cou, le pouce caressant la ligne de sa mâchoire avec une lenteur de supplicé. Diane ferma les yeux, basculant la tête en arrière, s'offrant à l'inévitable.

Quand ses lèvres rencontrèrent les siennes, ce ne fut pas une scène de film. Ce fut une collision.

C'était une explosion de soulagement, brutale et désespérée. Le goût du café amer et du désir contenu. Diane l'agrippa par le col de sa chemise, ses ongles s'enfonçant dans le coton, cherchant à s'ancrer dans la réalité alors que le sol semblait se dérober.

Le baiser était sauvage, dénué de la grâce qu'ils affichaient en public. C'était le baiser de deux naufragés qui se battent pour le même morceau de bois. Il la poussa contre le boisement doré, le froid du bois contre son dos contrastant avec la fournaise de son corps à lui.

La culpabilité était là, bien sûr, une ombre amère sous la langue. Elle savait que chaque seconde de ce baiser était une trahison envers le peuple, envers l'institution, envers l'image d'Épinal qu'ils incarnaient. Mais la culpabilité n'était rien face au besoin. Elle était un bruit de fond, un acouphène lointain alors que ses mains à lui s'égarèrent dans ses cheveux, défaisant le chignon strict qu'elle portait comme une couronne d'épines.

Il s'écarta d'un centimètre, le front contre le sien, leurs respirations emmêlées dans l'air rare du couloir.

— On est foutus, n'est-ce pas ? murmura-t-il, les yeux brillants d'une fièvre sombre.

— Officiellement ? Oui, répondit Diane avec un sourire douloureux. On vient de commettre un crime de haute trahison envers nous-mêmes.

Il ancrâ ses mains dans ses hanches, la ramenant contre lui, refusant de laisser l'espace se réinstaller.

— Je ne regrette rien. Pas même les dossiers que vous venez de ruiner.

Elle regarda par terre, les feuilles blanches éparpillées comme des cadavres de cygnes. Les secrets d'État piétinés par leur désir. C'était le serment de l'Élysée, rompu non pas par un ennemi extérieur, mais par la seule chose que le pouvoir ne

peut pas administrer : l'irrépressible besoin d'un autre être humain.

— Le monde va continuer de tourner, dit-elle, autant pour se convaincre que pour l'apaiser. Demain matin, vous serez le Président et je serai votre conseillère. On portera nos masques. On mentira à la presse, au cabinet, au miroir.

Il l'embrassa à nouveau, plus doucement cette fois, une promesse de douleur à venir.

— Mais ce soir, Diane... ce soir, il n'y a plus de masque.

Elle se laissa aller contre lui, sentant le battement de son cœur, rapide et irrégulier, sous sa paume. Elle savait qu'elle venait de remonter dans la voiture, que l'accident était inévitable et que la fin serait sanglante. Mais alors qu'il enfouissait son visage dans son cou, elle se dit que pour ce moment de vérité pure au milieu d'un océan de mensonges, elle accepterait de brûler tout le palais.

Le serment était rompu. Et dans les décombres de leur loyauté, elle ne s'était jamais sentie aussi vivante.

Elle se redressa lentement, réajustant machinalement sa veste alors qu'il la lâchait à regret. Les rôles reprenaient déjà leurs droits, mais la fissure était là, irréparable.

— Ramassez ces dossiers, Diane, dit-il avec une pointe d'ironie amère, reprenant son ton de commandement. On a une nation à diriger.

— Bien, Monsieur le Président.

Elle se baissa pour ramasser les feuilles. Ses mains tremblaient toujours, mais son regard était clair. Elle savait maintenant quel était le prix. Et elle était prête à le payer, jusqu'au dernier centime.

Chapitre 8

L'euphorie clandestine

CHAPITRE : L'EUPHORIE CLANDESTINE

L'Élysée n'est pas un palais, c'est une boîte à résonance. Chaque murmure dans un couloir se transforme en rumeur au bout d'une heure ; chaque regard trop appuyé devient une note de renseignement sur le bureau du Secrétaire Général. Diane le savait. Elle avait passé dix ans à apprendre l'art de l'effacement, à devenir une ombre efficace dans les dorures.

Mais depuis ce soir-là, depuis le fracas des dossiers sur le tapis et le souffle court du Président contre sa tempe, l'ombre avait pris feu.

Le lendemain, lors du Conseil des ministres, elle resta debout, près de la fenêtre, son carnet de notes à la main. Le cuir du carnet était froid, mais sa peau, sous son chemisier de soie ivoire, lui semblait radioactive. Elle sentait le sillage de son parfum à lui — un mélange de vétiver froid et de papier froissé — flotter dans la pièce, bien qu'il soit assis à trois mètres d'elle, en train de recadrer le ministre de l'Intérieur.

Marc — elle ne pouvait plus l'appeler « Monsieur le Président » dans le silence de son crâne — jouait son rôle à la perfection. Il était sec, précis, presque brutal. Mais à un moment donné, alors qu'il ajustait ses lunettes de lecture, son regard dérivait. Un battement de cils. Une seconde de trop. Ses yeux accrochèrent ceux de Diane.

L'air de la pièce se raréfia instantanément. C'était une décharge électrique, un secret hurlé dans un silence de cathédrale. Diane sentit une goutte de sueur perler entre ses omoplates. Elle baissa les yeux sur ses notes, griffonnant des mots sans queue ni tête.

Euphorie. Danger. Vitesse.

Leur bulle commença vraiment à trois heures du matin, deux jours plus tard.

L'aile Est était plongée dans une pénombre bleutée, rythmée seulement par le passage lointain des gardes républicains. Diane traversa le salon d'Argent, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle n'avait pas frappé. La porte s'était entrouverte avant même qu'elle n'atteigne la poignée.

Il l'attendait dans l'obscurité du bureau de travail, la seule lampe de bureau jetant des reflets cuivrés sur les boiseries. Dès que la porte fut verrouillée, le protocole s'effondra.

Marc l'attira contre lui avec une urgence qui confinait à la faim. Ses mains, si habituées à signer des décrets et à serrer celles des grands de ce monde, s'égarèrent dans les cheveux de Diane avec une maladresse fébrile. Elle laissa échapper un soupir qui était presque un sanglot de soulagement.

— Tu es venue, murmura-t-il contre sa mâchoire.

— C'est une folie, Marc. On va tout brûler.

— Laisse brûler, Diane. Pour une heure, laisse tout devenir des cendres.

Il y avait dans son regard une lueur sauvage, l'expression d'un homme qui vient de découvrir qu'il est encore vivant après avoir passé des années sous anesthésie. Il l'embrassa avec une intensité qui n'avait rien de politique. C'était brut, sensoriel, peuplé de l'odeur de la pluie qui tombait dehors et de la chaleur de leurs corps

emmêlés.

Il la souleva pour l'asseoir sur le bord du bureau de Louis XV. Le bois précieux grinça sous le poids, un bruit sacrilège qui ne fit qu'accentuer l'adrénaline. Les mains de Diane glissèrent sous la chemise de Marc, cherchant la chaleur de sa peau, le rythme saccadé de son cœur. Chaque frôlement était une transgression. Chaque baiser, une trahison envers la République.

Et c'était délicieux.

— Tu te rends compte ? souffla-t-elle, ses lèvres à quelques millimètres des siennes. Si la DGSI nous voyait maintenant...

— Ils ne voient que ce que je leur permets de voir, répondit-il avec un sourire provocateur, ce sourire de candidat qui avait séduit la France, mais qui, ici, n'appartenait qu'à elle. Et ce soir, je suis invisible.

— Personne n'est invisible ici. Les murs ont des oreilles, les lustres ont des yeux.

Il fit courir son pouce sur la lèvre inférieure de Diane, un geste d'une tendresse si contrastée avec sa puissance publique qu'elle en eut le vertige.

— Alors on fera plus de bruit que leurs murmures.

Les semaines qui suivirent furent une danse sur un fil de rasoir. C'était l'euphorie des espions, le plaisir de l'illicite niché au cœur même de l'institution.

Ils s'inventèrent un langage codé. Une main posée sur la cravate bleue signifiait « je te rejoins à minuit ». Une remarque acide sur un dossier en réunion était un prélude à

une étreinte passionnée dans l'ascenseur privé. Diane découvrit que le danger était le meilleur des aphrodisiaques. Elle se sentait plus lucide, plus performante, habitée par une énergie électrique.

Un après-midi, dans la voiture présidentielle blindée, isolés du chauffeur par la vitre opaque, il prit sa main. Simplement. Les doigts entrelacés sur le cuir sombre de la banquette. Dehors, la foule massée sur les trottoirs agitait des drapeaux, criait son nom, ou brandissait des pancartes de protestation.

Diane regardait les gens par la vitre teintée. Ils ne voyaient qu'un homme d'État et sa conseillère la plus rigide. Ils ne voyaient pas le pouce de Marc qui caressait la paume de Diane avec une insistance érotique.

— Tu penses à quoi ? demanda-t-il, sa voix basse vibrant dans l'habitacle clos.

— Au fait que je devrais être en train de relire ton discours sur la transition énergétique, et que tout ce que je veux, c'est que tu me fasses taire dans ce bureau, encore une fois.

Il rit, un rire franc, rare, qui éclairait son visage fatigué.

— Tu es corrompue, Diane.

— C'est de votre faute, Monsieur le Président. Vous avez de très mauvais penchants.

— Oh, tu n'as encore rien vu.

La tension était là, constante, un élastique tendu au point de rupture. Chaque SMS effacé dans la seconde, chaque parfum neutre choisi pour ne pas laisser de traces, chaque retour à son propre appartement au petit matin, les jambes tremblantes et le sourire aux lèvres.

C'était une bulle de savon au milieu d'un champ de mines.

Un soir, alors qu'ils s'étaient réfugiés dans la petite bibliothèque de l'étage, Marc s'arrêta net. Il observait Diane qui feuilletait un vieil exemplaire des *Mémoires d'Outre-Tombe*. La lumière des appliques dessinait son profil, une ligne de force et de vulnérabilité mêlées.

— On ne pourra pas tenir, dit-il soudain. Sa voix avait changé. Le jeu s'était absenté.

Diane ferma le livre. Le silence de la bibliothèque était pesant, rempli du poids de l'histoire.

— Je sais, répondit-elle.

— Si ça sort, Diane... Ils ne me pardonneront pas. Et ils te détruiront. Ils diront que tu m'as manipulé, ou que je t'ai utilisée. Ils feront de notre vérité une sale affaire de mœurs.

Elle s'approcha de lui, posa ses mains sur ses revers de veste. Elle sentait la chaleur qui émanait de lui, cette force d'attraction gravitationnelle à laquelle elle ne pouvait plus résister.

— On s'en fout de ce qu'ils diront, Marc. Pour la première fois de ma vie, je ne suis pas en train de planifier le coup d'après. Je ne suis pas en train de gérer une crise. Je suis juste... ici. Avec toi.

Il posa son front contre le sien.

— C'est l'euphorie du condamné, alors ?

— Peut-être. Mais regarde autour de nous. Tout ce luxe, ce pouvoir, ces dorures... C'est du vent. C'est mort. Ce qu'on a, là, dans cette pièce, c'est la seule chose qui soit réelle dans ce palais.

Il l'embrassa, plus doucement cette fois, une promesse silencieuse dans le creux de la nuit. Diane ferma les yeux. Elle savait que le réveil serait brutal. Elle savait que les dossiers de la DGSE finiraient par s'épaissir, que les photographes finiraient par avoir de la chance, que le château de cartes s'écroulerait au premier coup de vent médiatique.

Mais pour l'instant, il y avait l'odeur de sa peau, le craquement du parquet sous leurs pas clandestins, et ce sentiment grisant, presque divin, d'être les seuls maîtres d'un secret que le monde entier leur envierait.

Ils étaient au sommet du monde, cachés à la vue de tous, et pour Diane, brûler tout le palais n'était plus une métaphore. C'était un prix qu'elle paierait avec joie, tant que la flamme était celle-ci.

Elle se recula légèrement, un éclat malicieux dans les yeux.

— On a une nation à diriger, Monsieur le Président. Mais je crois que le décret sur l'exception culturelle peut attendre demain matin.

Il sourit, l'attirant à nouveau vers lui.

— Demain n'existe pas, Diane. Il n'y a que maintenant.

Dans l'ombre de l'Élysée, la nation attendait, mais pour eux, le temps s'était arrêté. L'euphorie était totale, clandestine, et plus dangereuse que n'importe quelle guerre.

Chapitre 9

Le poids du regard

CHAPITRE : LE POIDS DU REGARD

L'aube à l'Élysée n'a rien de romantique. C'est une lumière crue, d'un bleu métallique, qui découpe les dorures avec une précision chirurgicale. Ce matin-là, l'odeur du café brûlant se mêlait à celle, plus entêtante, du bois ciré et du cuir des vieux dossiers. L'euphorie de la veille, cette sensation d'invincibilité qui avait embrasé Diane, s'était évaporée pour laisser place à une migraine sourde, logée juste derrière les orbites.

Elle lissa sa jupe crayon d'un geste machinal, vérifiant dans le miroir du vestibule que rien, absolument rien, ne trahissait le désordre de sa nuit. Son visage était un masque de marbre. Mais ses mains, elles, étaient glacées.

— Monsieur le Président vous attend pour le point presse de huit heures, Diane.

La voix était sèche. Diane se retourna. Foulques, le Secrétaire Général, se tenait au bout du couloir. Il ne souriait jamais, mais ce matin, ses yeux — deux billes d'obsidienne derrière des lunettes sans monture — semblaient fouiller les pores de sa peau.

— J'y vais de ce pas, Foulques. Merci.

Elle entama la traversée du couloir. Normalement, elle marchait avec la certitude d'une femme qui connaît sa valeur. Mais aujourd'hui, chaque pas sur le parquet de chêne lui semblait produire un vacarme de fin du monde. Elle sentait des regards.

Partout. Les huissiers en queue-de-pie, les gardes républicains figés comme des statues de sel, les stagiaires qui s'écartaient sur son passage... Était-ce une impression, ou les murmures s'interrompaient-ils un battement de cœur trop tard lorsqu'elle entra dans une pièce ?

Le poids du regard. Ce n'était plus une métaphore. C'était une pression physique, une main invisible qui lui serrait la gorge.

Lorsqu'elle poussa la porte du bureau de l'Andromaque, Alexandre était là. Il était penché sur une note de synthèse, une main serrant une tasse de porcelaine, l'autre froissant nerveusement le bord de son bureau. Il ne leva pas les yeux.

— Tu as vu la Une de *L'Indiscret* ? demanda-t-il sans préambule. Sa voix était blanche, dénuée de la chaleur qui, quelques heures plus tôt, murmurait des promesses à l'oreille de Diane.

Elle s'approcha, le cœur battant un rythme irrégulier contre ses côtes. Sur le bureau, le magazine *people* affichait une photo floue. On y voyait Diane sortir d'une voiture officielle à une heure indue, la silhouette légèrement penchée, le col de son trench relevé. Le titre barrait la page en jaune criard : *« L'ÉMINENCE GRISE OU L'ÉMINENCE ROSE ? »*

— Ce n'est qu'une photo de sortie de dossier, Alexandre. On peut la justifier par la préparation du décret culture. C'est du vent.

Il releva enfin la tête. Ses yeux étaient cernés. Le charme solaire du Président avait disparu, remplacé par la paranoïa glaciale de l'homme de pouvoir.

— Le vent tourne, Diane. Foulques est venu me voir ce matin. Il m'a dit que le service de sécurité avait noté des "anomalies" dans les horaires des caméras du secteur Est. Des coupures de trois minutes. Deux fois cette semaine.

Le silence qui suivit fut lourd de tout ce qu'ils n'osaient plus dire. Diane sentit une goutte de sueur froide perler dans son dos. Elle fit un pas vers lui, portée par l'instinct de retrouver leur complicité, de toucher sa main, de respirer son parfum — ce mélange de vétiver et de papier neuf.

— Alexandre, regarde-moi...

— Non, coupa-t-il, un peu trop vite. Pas ici. Plus jamais ici.

Le "nous" venait de se briser. Diane recula, frappée par la brutalité du ton. La tension dans la pièce était devenue une entité vivante, un troisième passager étouffant.

— Tu as peur ? demanda-t-elle, la voix tremblante d'une colère naissante.

— J'ai une responsabilité, rétorqua-t-il en se levant. Il commença à faire les cent pas, ses chaussures de cuir claquant sur le tapis de la Savonnerie. Si cette histoire sort avec des preuves, ce n'est pas seulement ma carrière qui s'effondre. C'est l'institution. Tu le sais. On s'était promis d'être prudents.

— On l'a été !

— Pas assez ! rugit-il presque, avant de baisser le ton, les yeux rivés sur la porte. Tu as vu comment ils nous regardent ? Même le petit personnel... On dirait qu'ils sentent l'odeur du sang. Ou de la luxure. C'est dégueulasse, Diane.

Le mot la cingla comme un fouet. *Dégueulasse.*

Elle croisa les bras, tentant de contenir le tremblement de ses épaules. L'euphorie était loin. Ils étaient maintenant deux fauves enfermés dans une cage de verre, conscients que chaque mouvement, chaque cillement, était analysé par une armée de spectateurs

invisibles.

— Alors c'est ça ? On se traite comme des étrangers ? On joue la comédie de la distance ?

— C'est la seule solution. Foulques va surveiller tes entrées et sorties. On va limiter nos tête-à-tête aux réunions formelles. En présence de témoins.

— Tu me jettes aux loups pour te protéger ?

Il s'arrêta devant elle. Son visage se fendit d'une expression de douleur éphémère, vite recouverte par le masque présidentiel. Il posa ses mains sur les épaules de Diane, mais ce n'était plus une caresse. C'était une contention.

— Je nous protège. Mais pour ça, il faut que tu arrêtes de me regarder comme tu le fais en réunion.

— Comment est-ce que je te regarde ?

— Comme si j'étais à toi. Tu es brillante, Diane, mais tu es transparente. Chaque fois que je parle, tu bois mes paroles. Chaque fois que je bouge, tes yeux suivent mes mains. Les gens ne sont pas stupides. Le poids de leur regard, c'est nous qui l'avons créé.

Il lâcha prise et retourna s'asseoir. Le lien était rompu. L'air de la pièce semblait avoir perdu quelques degrés.

Diane sortit du bureau quelques minutes plus tard, la tête haute, mais l'âme en lambeaux. Elle devait traverser la salle des fêtes pour rejoindre son propre bureau. C'était un espace immense, parsemé de lustres en cristal qui semblaient autant d'yeux suspendus au plafond.

Elle croisa un conseiller diplomatique. Un simple hochement de tête. Elle crut voir un sourire en coin.

Elle croisa une secrétaire. Un regard fuyant, trop rapide.

Elle croisa son propre reflet dans une grande glace dorée.

Elle ne se reconnut pas. Elle vit une femme traquée. La paranoïa s'insinuait partout, comme un poison lent. Elle se surprit à vérifier si son chemisier était bien boutonné, si l'odeur du parfum d'Alexandre ne collait pas à ses cheveux. Elle se sentit soudainement sale, non pas de ce qu'ils faisaient, mais de la manière dont le monde allait le percevoir.

Arrivée à son bureau, elle ferma la porte à clé — un geste inhabituel qui ne manquerait pas d'être commenté. Elle s'effondra sur sa chaise, le visage dans les mains.

Son téléphone vibra sur le bureau. Un SMS d'un numéro masqué.

« On vous voit, Diane. Le château de cartes est joli, mais le vent se lève. »

Elle sentit son estomac se nouer. Le doute, qui n'était jusqu'alors qu'une ombre, devenait un prédateur. Ce n'était plus seulement la peur d'être découverte, c'était la réalisation que leur complicité, ce socle qu'elle croyait indestructible, s'effritait sous la pression. Alexandre n'avait pas cherché à la rassurer. Il avait cherché à se blinder.

Elle repensa à ses mots : *"Demain n'existe pas."*

Elle comprit enfin la cruauté de cette phrase. Demain n'existait pas parce qu'ils n'avaient pas de futur, seulement un présent volé qui était en train de se transformer en procès public.

Soudain, on frappa à la porte. Un coup sec, autoritaire.

— Diane ? C'est Foulques. J'ai besoin des notes sur l'exception culturelle. Tout de suite.

Elle se redressa, essuya une larme rageuse du revers de la main, et reprit son masque. Elle ouvrit la porte. Foulques ne la regarda pas dans les yeux ; il fixa un point juste au-dessus de sa tête, comme s'il cherchait une faille dans l'air.

— Vous avez l'air fatiguée, Diane, dit-il d'une voix onctueuse. Le pouvoir est une charge lourde. Surtout quand on le porte seule.

— Je ne suis jamais seule, Foulques. J'ai le travail.

— Certes. Mais faites attention. Les murs ici ont des oreilles, et les miroirs ont une mémoire.

Il prit les dossiers et s'éloigna, le pas feutré. Diane resta sur le seuil, le regard vide. Le palais n'était plus un refuge, c'était un panoptique. Et elle venait de comprendre que dans ce jeu, le premier qui baissait les yeux avait déjà perdu.

Elle retourna à son bureau, reprit son stylo, mais sa main tremblait. L'odeur du café était devenue rance. Le silence de l'Élysée, autrefois feutré et protecteur, lui hurlait maintenant à l'oreille que le compte à rebours avait commencé.

Le poids du regard était devenu insupportable. Et le pire, c'était qu'elle commençait, elle aussi, à se regarder avec le mépris des autres.

Chapitre 10

La fissure institutionnelle

****CHAPITRE : La fissure institutionnelle****

Le silence de l'Élysée n'était jamais vraiment vide. C'était un silence de cathédrale après un massacre, saturé d'encens, de poussière de marbre et de secrets qui fermentaient derrière les lambris dorés. Diane fixa la porte par laquelle Foulques s'était éclipsé. L'odeur de son parfum — un vétiver sec, presque agressif — flottait encore dans l'air, comme une signature territoriale.

Elle sentit une nausée familière monter, un mélange d'adrénaline et d'épuisement. Ses doigts effleurèrent le bord de son bureau en acajou. Le bois était froid, impersonnel. Elle avait besoin de chaleur, d'une preuve qu'elle n'était pas encore devenue l'un de ces bustes en plâtre qui gardaient les couloirs.

La porte s'ouvrit à nouveau. Ce n'était pas Foulques.

Gabriel entra sans frapper, avec cette assurance insolente qui, autrefois, l'avait séduite, mais qui, aujourd'hui, agissait comme un ongle sur un tableau noir. Il portait son habituelle chemise blanche, col ouvert, une allure de poète égaré dans une banque d'affaires. Il posa un sac en papier sur le bureau. L'odeur du pain grillé et du café chaud heurta violemment les narines de Diane.

— Tu devrais manger, dit-il. Tu as le teint de la moquette du Salon Vert.

Diane ne sourit pas. Elle ne pouvait pas. La remarque de Foulques — *« les miroirs ont une mémoire »* — résonnait encore comme un acouphène. Elle regarda Gabriel,

et pour la première fois, elle ne vit pas l'amant, ni le brillant stagiaire de l'ENA qu'elle avait pris sous son aile. Elle vit une vulnérabilité. Elle vit une preuve à conviction.

— Gabriel, on doit parler de ton affectation au Quai d'Orsay.

Il s'arrêta net, la main encore sur le sac. Ses yeux bleus, d'ordinaire si vifs, se fixèrent sur elle.

— Mon affectation ? On en a déjà parlé. Je reste ici jusqu'à la fin du semestre. C'est ce qui était convenu avec le Secrétariat Général.

— Les plans ont changé, coupa-t-elle. Sa voix était plus sèche qu'elle ne l'aurait voulu. Une lame de rasoir dans du velours. Tu pars lundi. J'ai signé les papiers. Tu rejoins la direction Afrique. C'est une opportunité exceptionnelle.

Gabriel la contourna, s'approchant d'elle. Elle sentit la chaleur de son corps, une onde thermique qui bousculait la froideur de la pièce. Il y avait chez lui cette odeur de savon de Marseille et de papier neuf, un parfum d'innocence qui lui parut soudain insupportable.

— Pourquoi ce ton, Diane ? Qu'est-ce qui s'est passé pendant que j'étais en réunion ?

— Rien, mentit-elle. Mais la situation politique se tend. Foulques commence à poser des questions. Ton maintien ici devient... poreux.

— Poreux ? répéta-t-il avec un rire nerveux. Je ne suis pas une infiltration d'eau, Diane. Je suis un conseiller. Et accessoirement, l'homme qui partage tes nuits quand tu ne dors pas debout.

— Justement.

Elle se leva brusquement, la chaise grinçant sur le parquet. Elle se posta devant la fenêtre qui donnait sur le parc. Dehors, la pelouse était d'un vert trop parfait, presque artificiel.

— Ici, le personnel et le professionnel ne sont pas deux compartiments, Gabriel. C'est une fusion nucléaire. Si on nous voit ensemble, si on *comprend*, ce n'est pas seulement ma carrière qui explose. C'est la tienne. Je te protège.

— Tu me protèges ou tu t'élagues ? lança-t-il, sa voix montant d'un ton.

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait sentir son souffle sur sa nuque. Un frisson, mélange de désir et d'effroi, remonta le long de sa colonne vertébrale. Il posa une main sur son épaule. Le contact fut électrique, une brûlure dans ce palais de glace.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle se tourna. Le visage de Gabriel était contracté par une colère sourde. La fissure était là. Ce n'était plus seulement une divergence d'opinion, c'était le gouffre entre celui qui possède le pouvoir et celui qui le subit.

— Tu parles comme eux, reprit-il plus bas. Tu parles comme une institution. "Affectation", "poreux", "opportunité". Tu as même oublié comment on appelle un désir. Pour toi, je suis devenu un dossier encombrant qu'on classe dans le tiroir du bas pour éviter que le bureau ne penche.

— Tu es injuste, murmura-t-elle, les yeux embués malgré elle.

— Non, je suis lucide. Tu as peur. Foulques t'a fait peur, et ta première réaction est de sacrifier ce qu'il y a de plus humain dans cette baraque. Tu veux m'envoyer au Quai d'Orsay pour ne plus avoir à croiser mon regard dans les couloirs, parce que

mon regard te rappelle que tu as encore un cœur. Et ça, à l'Élysée, c'est une faute professionnelle.

Diane sentit la moutarde lui monter au nez. La culpabilité se mua en une fureur glaciale. Elle se dégagea de son étreinte.

— Et toi ? Tu penses que tu es là par pur mérite ? Tu penses que ta "brillance" aurait suffi à t'ouvrir les portes de ce bureau si je n'avais pas pesé de tout mon poids sur la balance ?

Le silence qui suivit fut lourd, poisseux. Les mots étaient sortis, irréversibles. La hiérarchie venait de s'inviter dans leur lit. Le déséquilibre de pouvoir, qu'ils avaient tenté d'étouffer sous les draps de soie de l'appartement de Diane, éclatait enfin au grand jour, obscène.

Gabriel recula d'un pas, comme s'il venait de recevoir une gifle. Ses yeux s'écarquillèrent.

— C'est donc ça, dit-il, la voix étranglée. Je suis ton jouet. Ton stagiaire de luxe. Ta petite concession au plaisir entre deux notes de synthèse.

— Ne dis pas de bêtises, Gabriel.

— C'est exactement ce que tu viens de dire ! Tu me rappelles ma place. Tu es la Directrice de Cabinet, je suis l'étudiant. Tu décides de ma vie, de ma carrière, de l'heure à laquelle je dois disparaître. Tu ne m'aimes pas, Diane. Tu possèdes une ressource. Et quand la ressource devient risquée, tu la liquidez.

Il ramassa son sac de nourriture avec une lenteur méprisante. Le bruit du papier froissé semblait hurler dans le luxe feutré du bureau.

— Garde ton affectation, dit-il, son regard redevenu dur, presque froid. Je ne resterai pas ici de toute façon. Mais ne te leurre pas. Ce n'est pas l'institution qui craque, c'est toi. Tu es déjà morte à l'intérieur, tu ne t'en es juste pas encore rendu compte.

Il se dirigea vers la porte. Diane fit un pas vers lui, la main tendue, le cœur battant à tout rompre. Elle voulait le retenir, s'excuser, lui dire que le café sentait la cendre et que la solitude l'étouffait. Mais son reflet dans le grand miroir doré l'arrêta.

Elle vit une femme droite, vêtue d'un tailleur hors de prix, le visage impassible, une figure de proue sur un navire de guerre. Elle vit l'image que le Palais exigeait d'elle.

— Gabriel...

Il ne se retourna pas. La porte se referma avec un clic métallique, définitif.

Diane resta seule. L'odeur du pain grillé commençait déjà à se dissiper, remplacée par la froideur du marbre et le parfum de vétiver de Foulques qui semblait avoir gagné la partie. Elle s'approcha du sac laissé sur le bureau, en sortit le café et prit une gorgée.

Il était déjà tiède. Il avait le goût de la défaite.

Elle s'assit, reprit son stylo plume et regarda la signature au bas de l'ordre d'affectation. Sa propre signature. Une ligne d'encre noire, droite, implacable. La fissure était là, juste sous ses pieds, traversant le parquet, les murs, et son propre torse.

Elle savait maintenant que Foulques avait raison : le pouvoir était une charge lourde. Mais il n'avait pas précisé que pour le porter, il fallait d'abord briser tout ce qui nous rendait vivant.

Elle appuya sur l'interphone.

— Chloé ? Faites entrer le ministre de l'Intérieur. Et apportez-moi un verre d'eau.
Bien glacée.

Le jeu reprenait. Mais pour la première fois, Diane n'était plus sûre de vouloir gagner. Elle fixa le miroir. Il n'avait pas de mémoire, il n'avait qu'un présent cruel, et ce qu'il lui renvoyait, c'était le visage d'une femme qui venait de vendre son dernier refuge pour une heure de sursis.

Dans le silence de l'Élysée, le compte à rebours ne hurlait plus. Il chuchotait, avec la voix onctueuse de la trahison.

Chapitre 11

Le sacrifice nécessaire

L'eau était si froide qu'elle lui brûla les dents. Diane reposa le verre sur le bureau Louis XV, observant les gouttelettes de condensation glisser le long du cristal, comme des larmes de sueur sur une peau de marbre.

Le ministre de l'Intérieur venait de sortir. Il avait laissé derrière lui une odeur de tabac froid et de dossiers mal refermés, une atmosphère poisseuse que la climatisation de l'Élysée peinait à purifier. Mais Diane ne sentait déjà plus l'ombre du ministre. Elle sentait une autre présence, tapie dans l'embrasure de la porte dérobée, celle qui menait aux appartements privés.

Foulques était là.

Il ne fit pas de bruit en s'avançant. Il portait son manteau de laine sombre, celui qu'il mettait pour les enterrements ou les fins de règne. Ses yeux, d'un gris d'orage, balayèrent la pièce avant de se fixer sur elle. Dans le silence épais du Salon Doré, le tic-tac de la pendule de Boule ressemblait à un couperet qui tombait, encore et encore.

— Tu l'as fait, dit-il. Sa voix était un murmure de velours râpé, une caresse qui écorche.

Diane ne leva pas les yeux de l'ordre d'affectation.

— Je n'avais pas le choix, Foulques. Les sondages sont en chute libre. La presse s'empare de l'affaire. Si je ne sacrifie pas un pion, c'est l'échiquier tout entier qui s'effondre.

— Un pion ?

Il fit un pas de plus. L'odeur de Foulques — un mélange de papier ancien, de cuir de Cordoue et d'une pointe de vétiver — envahit l'espace vital de Diane. C'était l'odeur de ses nuits de travail, de ses doutes, de son ascension. C'était l'odeur de l'homme qu'elle aimait au-delà de la raison, et qu'elle s'apprêtait à démolir.

— Tu parles de toi au masculin maintenant, Diane ? C'est de nous qu'il s'agit. Pas d'un préfet de province ou d'un conseiller technique.

Elle se leva brusquement, ses talons claquant sur le parquet avec une violence militaire. Elle contourna le bureau pour l'affronter. La tension entre eux était un câble d'acier tendu à rompre, une vibration invisible qui faisait trembler les pampilles du lustre.

— Justement, dit-elle, la voix brisée mais tranchante. C'est de *nous*. On ne peut plus se permettre ce luxe. Le Serment de l'Élysée, tu te souviens ? « Rien ne passera avant l'État ». C'est toi qui me l'as appris. C'est toi qui as gravé ça dans mon crâne à coup de séances de travail de dix-huit heures.

Foulques la regarda, et pour la première fois, Diane vit une faille dans le masque de l'homme d'ombre. Une tristesse immense, océanique. Il tendit une main, effleura la joue de Diane. Ses doigts étaient chauds, trop chauds par rapport à l'eau glacée qu'elle venait de boire. Ce contact fut comme une décharge électrique, un rappel brutal de tout ce qu'ils avaient été : les étreintes clandestines sur les banquettes de cuir des voitures officielles, les baisers volés dans les couloirs du pouvoir, cette complicité intellectuelle qui confinait à l'érotisme.

— J'ai été un bon professeur, murmura-t-il, le regard perdu dans le sien. Trop bon. J'ai créé un monstre de nécessité.

— Ne dis pas ça.

— C'est la vérité. Tu es prête à régner, Diane. Mais pour régner, tu dois couper la dernière corde qui te retient au sol. Cette corde, c'est moi.

Diane sentit une boule d'angoisse lui nouer la gorge. Elle voulait crier, lui dire de rester, lui dire qu'ils trouveraient une solution, une autre trahison à offrir en pâture aux loups. Mais le regard de Foulques était implacable. Il ne demandait pas de pitié, il exigeait l'exécution.

— Ils savent pour nous, reprit-il. Les services de renseignements ont des photos. Pas encore dans la presse, mais ça viendra. Un mois, deux mois... Ils t'utiliseront à travers moi. Ils feront de tes sentiments ton talon d'Achille.

— Je m'en moque, mentit-elle, le cœur battant à tout rompre.

— Non. Tu ne t'en moques pas. Tu as sacrifié ta jeunesse, ton sommeil et ton honneur pour ce bureau. Tu ne vas pas tout perdre pour un homme de soixante ans qui connaît déjà le goût de la cendre.

Il se rapprocha encore, au point qu'elle pouvait sentir la chaleur de son souffle. Il posa ses deux mains sur ses épaules, une emprise à la fois protectrice et destructrice.

— Écoute-moi, Diane. Regarde-moi.

Elle obéit, les yeux embués d'une humidité qu'elle refusait de laisser couler.

— Je pars ce soir. La démission est sur ton bureau, sous la pile. Raisons de santé. Un exil discret. Loin de Paris. Loin des caméras.

— Foulques, non...

— Si. C'est le prix du trône. Tu voulais la couronne ? Elle est faite de barbelés. Si tu ne saignes pas, c'est que tu ne la portes pas vraiment.

Le silence retomba, plus lourd qu'un linceul. Diane sentait ses jambes se dérober. Elle se rappelait chaque mot, chaque leçon, chaque frôlement de leurs corps dans l'obscurité. Tout ce qu'elle était, elle le lui devait. Et aujourd'hui, la dette arrivait à échéance.

— Tu vas me laisser seule ? souffla-t-elle, redevenant pour une seconde la jeune étudiante éblouie qu'elle avait été dix ans plus tôt.

— Tu n'es jamais seule quand tu as le pouvoir, Diane. Tu as la France. C'est une amante exigeante, jalouse, et bien plus cruelle que moi.

Il pencha la tête et déposa un baiser sur son front. Ce n'était pas un baiser d'amant. C'était une onction, un adieu, une condamnation. Il s'écarta, et le vide qu'il laissa derrière lui fut si intense que Diane eut l'impression que l'air s'était retiré de la pièce.

Il se dirigea vers la porte. Sa main s'arrêta sur la poignée dorée. Sans se retourner, il lança une dernière phrase, une pointe d'acier trempée dans le fiel de l'expérience :

— Ne cherche pas à me retrouver. Si tu m'aimes encore un peu, utilise cette douleur. Transforme-la en autorité. Le peuple adore les reines qui souffrent en silence.

La porte s'ouvrit, puis se referma avec un déclic feutré.

Diane resta immobile au milieu de l'immense bureau. Les dorures semblaient soudain s'écailler, les tapis s'user à vue d'œil. Elle retourna s'asseoir. Ses mains tremblaient. Elle prit le verre d'eau, mais les glaçons avaient fondu. Il ne restait qu'une eau tiède,

insipide.

Elle ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit un petit briquet en argent. Elle prit l'ordre d'affectation, celui qu'elle avait signé quelques minutes plus tôt, celui qui marquait le début de la fin. Elle aurait pu le déchirer. Elle aurait pu appeler la sécurité, faire faire demi-tour à la voiture de Foulques.

Au lieu de cela, elle fixa la photo officielle de son prédécesseur au mur. Un homme mort, un fantôme parmi d'autres.

Elle reprit son stylo plume. Le papier buvait l'encre comme on boit le sang. Elle commença à rédiger le communiqué de presse annonçant le départ de son plus proche conseiller pour "raisons personnelles".

Chaque mot était un coup de poignard dans son propre torse. Elle sentait son cœur se refroidir, se transformer en une pierre polie, grise et dure comme les yeux de Foulques.

À l'extérieur, la pluie s'était arrêtée. Une lune pâle et froide se reflétait dans les vitres, illuminant le visage de Diane. Elle ne se reconnaissait plus. La femme qui souriait sur les affiches de campagne était morte. À sa place, il n'y avait plus qu'une architecture de volonté, une statue de chair drapée dans le drapeau tricolore.

Le sacrifice était consommé. Elle avait sauvé son avenir, mais elle venait de perdre la seule raison pour laquelle elle voulait un futur.

Diane appuya à nouveau sur l'interphone. Sa voix était désormais d'un calme effrayant, une lame lisse que rien ne pourrait plus ébrécher.

— Chloé ? Annulez mes rendez-vous de demain matin. Et faites préparer mon discours pour le 20 heures. Le thème sera "La résilience de la Nation".

Elle éteignit la lampe du bureau. Dans l'obscurité, le silence de l'Élysée n'était plus une menace. C'était son seul allié. Un silence de tombeau, où le souvenir d'un parfum de vétiver commençait déjà, cruellement, à s'effacer.

Chapitre 12

L'écho de l'absence

CHAPITRE : L'ÉCHO DE L'ABSENCE

L'Élysée n'était plus un palais. C'était un mausolée de marbre et de dorures, une cage dorée où l'air lui-même semblait avoir été filtré de toute trace d'humanité. Diane déambulait dans les couloirs après minuit, ses talons claquant sur le parquet de Hongrie avec une régularité de métronome. *Tic, tac.* Le décompte d'une vie qu'elle ne reconnaissait plus.

L'odeur du pouvoir était aseptisée. Elle sentait la cire d'abeille, le papier glacé et le café froid. Mais ce qui manquait, ce qui créait cette béance atroce dans sa poitrine, c'était l'odeur du tabac brun, du cuir usé et de ce vétiver sauvage qui collait à la peau de Gabriel.

Elle entra dans le Salon d'Argent. C'est ici, trois jours plus tôt, qu'elle l'avait renvoyé dans l'ombre. Elle pouvait encore voir le spectre de sa silhouette contre la fenêtre, l'inclinaison de ses épaules, cette manière qu'il avait de la regarder comme si elle n'était pas la Présidente de la République, mais simplement Diane. Une femme vulnérable sous l'armure.

— Vous ne dormez toujours pas, Madame ?

La voix de Chloé, feutrée, brisa le silence. La jeune conseillère se tenait au seuil de la pièce, une tablette à la main, l'air aussi épuisée que son mentor.

Diane ne se retourna pas. Elle fixait son propre reflet dans la vitre noire.

— Le sommeil est un luxe que la résilience ne s'autorise pas, Chloé. C'est ce que j'ai écrit dans mon discours, non ?

— C'est ce que vous avez écrit, oui. Mais le pays a besoin d'une présidente, pas d'une martyre.

— La différence est parfois ténue.

Diane se tourna enfin. Ses yeux étaient cernés, deux orbes d'acier poli.

— Des nouvelles de lui ?

Chloé hésita. Elle savait de qui "il" s'agissait. Le nom de Gabriel ne circulait plus dans les couloirs. Il avait été effacé des registres, rayé des agendas, comme un virus que l'on aurait éradiqué.

— Il a quitté Paris, Madame. Nos services ont perdu sa trace près de la frontière italienne. Il... il a laissé ça pour vous. Dans le coffre de la voiture de fonction.

Elle tendit une petite boîte en fer blanc. Diane la prit, ses doigts effleurant le métal froid. Une décharge électrique sembla parcourir son bras.

À six cents kilomètres de là, dans une chambre d'hôtel miteuse de Menton, Gabriel regardait la pluie cingler les vitres. L'odeur d'humidité et de tabac froid l'étouffait. Il avait passé les dernières soixante-douze heures à essayer de s'enivrer, de s'oublier, de haïr cette femme qui l'avait sacrifié sur l'autel de l'ambition.

Mais la haine demandait une énergie qu'il n'avait plus.

Il ferma les yeux et, immédiatement, il la sentit. Le parfum de Diane — jasmin poudré et électricité — l'assaillait. Il revoyait le grain de sa peau sous la lumière crue de son bureau, la courbe de sa nuque quand elle se penchait sur ses dossiers secrets. Il se rappela la sensation de ses doigts dans ses cheveux, un contraste violent avec la froideur de ses paroles lors de leur rupture.

"Je n'ai pas besoin de toi, Gabriel. J'ai besoin de la France."

— Mentreuse, murmura-t-il dans le vide de la chambre.

Il se leva, les articulations douloureuses. Sur la table de nuit, son téléphone vibra. Un message crypté. Pas de nom. Juste une fréquence radio. Il savait ce que c'était. C'était le lien qui le rattachait encore à l'Élysée, à cette cellule de crise occulte qu'il avait dirigée.

Il aurait dû briser la puce. Il aurait dû disparaître dans les collines. Mais l'absence de Diane était un membre fantôme. Il avait beau savoir qu'elle l'avait amputé, il sentait encore la douleur là où elle aurait dû être. Elle était son équilibre. Sans elle, il n'était qu'un flingue sans cible, une ombre sans lumière pour la projeter.

Retour à Paris. 4 heures du matin.

Diane avait ouvert la boîte. À l'intérieur, il n'y avait pas de lettre d'adieu, pas de poésie. Juste un briquet Zippo gravé et un échantillon de parfum. Le sien. *Vétiver.*

Elle porta le petit flacon à son nez et inspira. L'impact fut physique. Un coup de poing dans l'estomac. En une seconde, elle n'était plus la chef de l'État, elle était la femme qui s'abandonnait dans les bras d'un homme dangereux dans les jardins de la Lanterne. Elle sentit ses genoux fléchir. Elle s'assit lourdement sur le tapis, le flacon serré contre son cœur.

Le silence de l'Élysée devint soudain assourdissant. Il hurlait son nom. Il lui rappelait que chaque décision qu'elle prenait désormais était dénuée de la seule validation qui comptait : celle de l'homme qui connaissait ses démons et les aimait quand même.

Elle se releva, le visage transfiguré par une résolution sauvage. Elle se dirigea vers son bureau et saisit le téléphone rouge, celui qui ne passait par aucun standard.

Elle composa le numéro de mémoire.

À Menton, le téléphone de Gabriel s'illumina. Il décrocha au bout de la première sonnerie. Il ne dit rien. Elle non plus.

Pendant de longues secondes, il n'y eut que le son de leurs respirations synchronisées à travers les ondes. Un dialogue de souffles, chargé d'une tension si épaisse qu'on aurait pu la découper au scalpel.

— Tu n'as pas encore fait ton discours, finit-il par lâcher. Sa voix était rauque, brisée par le manque de sommeil et de nicotine.

— Je l'ai changé, répondit Diane. Sa voix à elle était redevenue cette lame de rasoir, mais avec une fêlure imperceptible. Le thème n'est plus la résilience.

— Ah ? Et c'est quoi, alors ?

— La nécessité.

Un silence. Gabriel frotta sa mâchoire mal rasée.

— La nécessité de quoi, Diane ? Du pouvoir ? De l'ordre ?

— De toi, Gabriel.

Le mot tomba entre eux comme une grenade. La tension, déjà insoutenable, monta d'un cran. À Paris, Diane serrait le combiné si fort que ses phalanges étaient blanches. À Menton, Gabriel se tenait debout, le regard perdu vers l'horizon où l'aube commençait à teinter le ciel de sang.

— Tu m'as jeté aux loups, rappela-t-il.

— Je t'ai mis à l'abri. Nuance.

— C'est une vision très présidentielle de la trahison.

— Reviens, Gabriel. Pas pour moi. Pour la mission. Pour ce qu'on a commencé.

Gabriel laissa échapper un rire sec, sans joie.

— On ne revient pas de là où tu m'as envoyé. L'absence n'est pas un vide qu'on remplit avec un coup de fil nocturne. C'est un écho, Diane. Et le mien commence à me dire que je suis mieux seul.

— Tu mens, cingla-t-elle. Tu crèves de froid autant que moi. Je sens ton absence dans chaque dossier, dans chaque respiration, dans chaque recoin de ce palais de malheur. Tu es mon oxygène, et je suis en train d'asphyxier. Est-ce que tu veux que la France soit dirigée par un cadavre ?

La violence de l'aveu le fit frissonner. Il revit ses yeux, ce mélange de feu et de glace. Il savait qu'elle ne plaisantait pas. Elle était capable de brûler le pays pour ne pas perdre la tête. Et il était le seul capable de tenir la torche.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? demanda-t-il, sa voix baissant d'une octave, redevenant ce murmure dangereux qui la faisait frémir.

— Que tu sois là demain soir. Dans l'ombre des caméras. Je ne peux pas prononcer ce discours si je ne sais pas que tes yeux sont posés sur moi. Je ne peux pas être leur Présidente si je ne suis pas ta reine.

La tension atteignit son paroxysme. C'était un chantage émotionnel, une supplique royale, un pacte avec le diable.

— Le 20 heures ? demanda Gabriel.

— Le 20 heures.

— Prépare ton maquillage, Diane. Tu as l'air d'un fantôme sur les photos de presse.

— Et toi, rase-toi. Tu sens le tabac d'ici.

Elle raccrocha la première. Elle tremblait de tout son corps, mais le vide dans sa poitrine s'était refermé, remplacé par une brûlure familière. Elle ramassa le flacon de vétiver, le porta à ses lèvres, puis le rangea dans le tiroir secret de son bureau Louis XV.

L'écho de l'absence ne s'était pas tu, mais il avait changé de tonalité. Ce n'était plus un glas funèbre. C'était un compte à rebours.

Diane se redressa, lissa sa jupe tailleur et appuya sur l'interphone.

— Chloé ? Apportez-moi le texte du discours. On change tout. On va parler de ce qui lie les hommes entre eux quand tout s'effondre. On va parler de l'indispensable.

Dehors, le soleil se levait sur Paris, baignant l'Élysée d'une lumière crue. La Présidente était prête. Le sacrifice n'était pas consommé. Il ne faisait que commencer.

Chapitre 13

Le scandale exposé

CHAPITRE : LE SCANDALE EXPOSÉ

Le studio de France 2 ressemblait à un bloc opératoire sous haute tension. L'air y était saturé d'ozone, d'un parfum de laque bon marché et de cette odeur métallique, presque électrique, que dégage le stress collectif. Diane de Varennes, assise sur le fauteuil de cuir noir, sentait le froid du métal traverser le tissu de son tailleur bleu nuit.

En face d'elle, le journaliste vedette, Marc-André Vallet, ajustait son oreillette. Il ne la regardait pas. Il vérifiait ses fiches d'un air de prédateur qui s'assure que ses griffes sont bien acérées.

— Trente secondes, Madame la Présidente, lança une voix désincarnée dans les haut-parleurs.

Diane ferma les yeux. Elle revit Gabriel, dix minutes plus tôt, dans les coulisses. Il l'avait agrippée par le coude, ses doigts pressant fermement sa peau à travers la soie de sa chemise. Il sentait le tabac froid et cette eau de Cologne boisée qui, d'ordinaire, l'apaisait. Mais aujourd'hui, cette odeur était celle d'un naufrage.

« Ne demande pas pardon, Diane. Jamais. La culpabilité est une odeur que les chiens flairent à des kilomètres. Sois la foudre, ou sois la victime. Mais ne sois pas un regret. »

— Dix secondes.

Elle redressa la colonne vertébrale. Elle sentit le poids du collier de perles contre sa gorge, une étrange sensation de nœud coulant. Elle puisa dans ce vide qu'elle avait appris à cultiver, cette zone de silence absolu derrière son sternum.

— Trois... deux... un...

Le signal rouge s'alluma. Le monde entier bascula dans son salon.

— Bonsoir à tous. Nous recevons ce soir la Présidente de la République pour une déclaration exceptionnelle. Madame de Varennes, depuis trois heures, des documents fuient sur les réseaux sociaux. Le dossier "Atlas". On y parle de financements occultes, de manipulations de données électorales, mais surtout... d'un serment. Un serment de sang et d'argent passé dans l'ombre de l'Élysée. Est-ce que la France est dirigée par un fantôme, ou par une femme qui a vendu son âme ?

La question était une gifle. Diane ne cilla pas. Elle laissa le silence s'étirer, une seconde, deux secondes. Elle fixa l'objectif de la caméra comme s'il s'agissait de l'œil même de la nation.

— La France est dirigée par la nécessité, Marc-André, répondit-elle, sa voix plus basse, plus rauque qu'à l'accoutumée.

Elle sentit l'adrénaline se répandre dans ses veines comme un poison chaud.

— Ce que vous appelez un scandale, je l'appelle un rempart. Le dossier Atlas n'est pas une trahison, c'est le prix de notre survie face à des menaces que votre confort de citoyen ne vous permet même pas d'imaginer.

Pendant qu'elle parlait, sur les écrans de contrôle dans la régie, les notifications tombaient en cascade. Le hashtag AtlasGate brûlait la toile. À l'Assemblée Nationale,

la séance avait été interrompue. Les ministres, terrés dans leurs bureaux, regardaient leur chef s'exposer, le cœur battant de terreur.

Dans l'ombre du plateau, Gabriel observait. Il était debout près d'un projecteur éteint, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus. Il regardait Diane se débattre avec une grâce de cygne blessé. Il connaissait chaque inflexion de sa voix, chaque micro-mouvement de ses paupières. Il savait qu'elle mentait sur les détails, mais qu'elle disait la vérité sur l'essentiel : ils étaient damnés, et ils l'avaient fait ensemble.

— Vous parlez de rempart, Madame la Présidente, mais les preuves sont là ! s'emporta Vallet, le visage empourpré. Des millions d'euros venus de fonds privés russes pour financer votre campagne, en échange de... quoi ? De notre souveraineté ?

— En échange de la paix, Monsieur Vallet.

Le mot tomba comme un couperet. Le journaliste resta bouche bée un instant.

Diane sentit une goutte de sueur couler entre ses omoplates. L'humiliation publique commençait. Elle voyait les techniciens derrière les caméras échanger des regards horrifiés, des moues de dégoût. Elle n'était plus la "Maman de la Nation" ou la "Vierge de l'Élysée". Elle était la paria.

— Vous avouez donc ?

— J'avoue avoir fait ce que personne d'autre n'avait le courage de faire. J'avoue avoir préféré l'opprobre au chaos.

À cet instant, son téléphone, posé à l'envers sur la table de maquillage en coulisses, vibra sans interruption. Des messages de ses alliés politiques qui la lâchaient un par un. "Démission", "Traîtresse", "Fin de partie".

La coupure publicitaire arriva après vingt minutes d'un interrogatoire qui ressemblait à un supplice médiéval. Dès que le signal rouge s'éteignit, Diane se leva. Ses jambes étaient du coton. Le studio semblait soudain trop petit, l'air trop rare.

Elle gagna les loges en traversant un couloir de visages hostiles. Les maquilleuses détournaient les yeux. Les gardes du corps, d'ordinaire si prompts à s'écarter, semblaient soudain plus lents, plus lourds, comme s'ils pesaient déjà le risque de rester à son service.

Elle entra dans sa loge et verrouilla la porte. Gabriel l'y attendait. Il était assis sur le canapé de velours râpé, une flasque d'argent à la main.

— Tu as été sublime, murmura-t-il. Et monstrueuse. Un vrai chef-d'œuvre.

Diane s'approcha de lui, ses mains tremblant violemment. Elle ne chercha pas à le cacher. Elle s'effondra presque contre lui, son front contre son épaule. L'odeur de son veston, ce mélange de laine et d'amertume, était sa seule ancre.

— Ils nous détestent, Gabriel. Je l'ai senti. C'est physique. C'est comme une marée de boue qui monte.

— Bien sûr qu'ils nous détestent. On leur a montré le prix de leur liberté. Personne n'aime voir la facture.

Il releva son menton. Ses yeux sombres fouillèrent les siens. Il y avait dans son regard une tendresse sauvage, celle des naufragés sur un radeau de fortune.

— Le Premier Ministre a appelé, dit-il d'une voix neutre. Il prépare sa démission. Il veut t'isoler. Le parti demande ta mise en examen dès demain matin.

Diane eut un rire sec, presque un sanglot.

— Ils veulent une curée. Ils veulent voir le sang de la Reine sur les pavés.

— Laisse-les essayer, répondit Gabriel en frôlant sa lèvre inférieure du pouce. Ils ont le nombre, mais nous avons le secret. On ne tombe pas, Diane. On descend dans l'arène.

Un bruit sourd monta de l'extérieur du bâtiment. Une rumeur. Paris grondait. Les manifestants commençaient à se rassembler devant les grilles de France Télévisions. Des cris de "Varennnes en prison" perçaient les murs insonorisés.

Diane se détacha de lui et se regarda dans le miroir. Son maquillage était impeccable, son regard d'acier. Mais sous la surface, elle sentait les fondations de sa vie se fissurer. Le serment qu'ils avaient prêté n'était plus un lien, c'était une chaîne.

Elle ramassa son sac, lissa une dernière fois sa jupe.

— Chloé ? appela-t-elle en ouvrant la porte.

Sa secrétaire s'approcha, les yeux rouges, tenant une tablette où défilaient les unes de la presse internationale. "The Fall of France", "Le Mensonge de l'Élysée".

— Préparez la voiture, ordonna Diane. On rentre au Palais.

— Madame... il y a une foule immense. La sécurité recommande de sortir par les sous-sols, par le quai.

Diane jeta un regard à Gabriel. Il sourit, un sourire de loup qui n'a plus rien à perdre.

— Non, dit-elle. Par la grande porte. Je veux qu'ils voient ce qu'ils ont décidé de détruire.

Elle sortit, la tête haute, le dos droit. Chaque pas sur le carrelage du couloir résonnait comme un décompte. À l'extérieur, le flash des photographes l'attendait, une tempête de lumière blanche prête à l'aveugler. Elle sentit la main de Gabriel frôler la sienne dans l'ombre d'un pli de son manteau. Un contact électrique, bref, désespéré.

La vérité était sortie. Elle n'était plus la Présidente. Elle était une femme face au jugement des hommes. Et alors que les portes automatiques du studio s'ouvraient sur la clameur de la foule et l'odeur des fumigènes, elle sut que le véritable enfer ne faisait que commencer.

Le sacrifice était là, sous ses yeux : la fin de l'image, le début du mythe sanglant. Elle inspira l'air frais de la nuit parisienne, chargé de colère, et fit le premier pas dans le gouffre.

Chapitre 14

L'épreuve de force

CHAPITRE : L'ÉPREUVE DE FORCE

La lumière fut une gifle. Une agression de photons blancs qui lacéra la rétine de Diane dès qu'elle franchit le seuil du studio. L'air de Paris n'était plus cet oxygène feutré des salons dorés de la République ; il était chargé de particules de haine, d'odeurs de bitume mouillé et de cette effluve métallique de l'adrénaline qui monte.

À ses côtés, Gabriel était une ombre solide, un rempart de chair et de cachemire sombre. Elle sentait la chaleur qui émanait de lui, une pulsation sauvage accordée à la sienne.

— Reste dans mon sillage, murmura-t-il, la voix basse, écorchée par la fatigue. Ne regarde pas les objectifs. Regarde l'horizon, Diane. Toujours l'horizon.

Le chaos les percuta. Les cris des manifestants massés derrière les barrières de sécurité formaient une houle sonore, un mugissement qui réclamait des comptes, une mise à mort symbolique. « Démission ! », « Trahison ! », « La Reine est nue ! ». Les slogans rebondissaient sur les façades haussmanniennes comme des balles de plomb.

Diane ne cilla pas. Elle portait son déshonneur comme une robe de haute couture : avec une insolence glaciale. Mais à l'intérieur, c'était le séisme. Ses doigts, dissimulés dans les poches de son manteau, tremblaient si fort qu'elle craignait que les micros directionnels ne captent le bruit de ses ongles contre la doublure.

Soudain, une bousculade. Le cordon de sécurité fléchit. Un homme, le visage tordu

par une rage anonyme, parvint à projeter un liquide rouge — de la peinture ou du vin, elle ne sut — qui vint maculer l'épaule de Gabriel. Il ne broncha pas. Il se contenta de resserrer son étreinte sur le coude de Diane, un ancrage vital dans la tempête.

Ils atteignirent la berline blindée dans un fracas de portières et de flashes qui crépitaient comme des fusillades de paparazzi. Une fois à l'intérieur, le silence tomba. Un silence de coffre-fort, lourd, pressurisé, où ne subsistaient que le ronronnement du moteur et l'odeur du cuir de la voiture, mêlée au parfum de Diane — ce mélange de tubéreuse et d'acier qui commençait à l'étouffer.

Diane s'effondra contre le dossier, les yeux clos.

— On est en vie, lâcha Gabriel.

Elle laissa échapper un rire sec, une note brisée qui monta dans sa gorge.

— Est-ce que c'est ça, être en vie ? Être les parias les plus détestés du continent ? Regarde-nous, Gabriel. On a tout brûlé. Le Parti, l'Élysée, mon héritage... même ton nom est devenu une insulte.

Gabriel se tourna vers elle. Dans la pénombre de l'habitacle, ses yeux brillaient d'une lueur fauve, indéchiffrable. Il tendit la main, hésita une seconde, puis posa ses doigts sur la mâchoire de Diane. Sa peau était fraîche, mais son toucher brûlait.

— On n'a rien brûlé du tout, dit-il avec cette arrogance tranquille qui l'avait autrefois séduite. On a juste enlevé les filtres. Ce que tu vois dehors, c'est le monde réel. Ce que tu sens ici, c'est nous. Le reste ? C'était du théâtre, Diane. Mauvais, de surcroît.

Elle ouvrit les yeux et le fixa. La tension entre eux était électrique, une corde de piano tendue jusqu'au point de rupture. Depuis des semaines, leur relation n'était qu'un champ de mines, fait de secrets d'État et de trahisons nécessaires. Mais là, dépouillés de tout pouvoir, il ne restait plus que l'os.

— Ils disent que tu m’as manipulée, murmura-t-elle. Que je ne suis qu’une marionnette dont tu tirais les fils entre deux nuits d’hôtel.

— Et toi, qu’est-ce que tu dis ?

Le regard de Gabriel descendit sur ses lèvres, puis remonta, lourd d'une intensité qui lui fit perdre le fil de sa respiration.

— Je dis que tu es la seule personne qui m’ait jamais regardée sans chercher à voir la Présidente. Je dis que... je te déteste autant que je te veux.

Un sourire en coin, piquant, apparut sur le visage de Gabriel.

— C’est un début de sincérité. Ça change de tes discours à l’Assemblée.

— Connard, souffla-t-elle, mais il n’y avait aucune venin dans le mot.

D’un mouvement brusque, elle réduisit la distance qui les séparait. Elle l’agrippa par le revers de sa veste, le tirant vers elle avec une force née du désespoir. Ses mains cherchaient la confirmation de son existence. Elle plongea ses doigts dans ses cheveux, cherchant le contact, la friction, la preuve qu’ils n’étaient pas encore des fantômes.

L’échange fut violent, un affrontement de souffles et de dents. Ce n’était pas un baiser de réconciliation de cinéma ; c’était une épreuve de force. Ils se battaient pour la vérité de leur lien, pour prouver que sous les scandales et les calculs politiques, il battait encore quelque chose de sauvage, d’indomptable.

Gabriel la plaqua contre la portière, sa main glissant sous son manteau pour trouver la courbe de sa taille. Diane gémit contre sa bouche, un son étouffé par le fracas lointain des manifestants qui frappaient sur les vitres de la voiture au passage d'un feu rouge.

Le contraste était total : dehors, le lynchage médiatique, la haine pure, la fin d'un monde. Ici, dans ce cocon de cuir et de ténèbres, une faim primitive.

Il se recula de quelques millimètres, leurs fronts se touchant. Leurs respirations ne faisaient plus qu'une, un nuage de buée dans l'air frais de la berline.

— Ils vont essayer de nous broyer séparément, Diane, murmura-t-il, les yeux fixés dans les siens. Les juges, la presse, tes propres conseillers qui te vendront pour une remise de peine. Si on veut survivre à ce soir, il n'y a qu'une issue.

— Laquelle ?

— On ne nie rien. On n'explique rien. On les regarde dans les yeux et on leur dit qu'on s'aime. Pas comme des personnages de roman, mais comme des naufragés. Avec la même fureur.

Diane sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. C'était une folie. Une hérésie politique. S'avouer coupable de sentiments dans un monde de stratégie, c'était signer son arrêt de mort médiatique.

— Ils vont nous rire au nez, dit-elle. Ils vont dire que c'est une stratégie de communication.

Gabriel resserra sa prise sur sa nuque, ses doigts s'ancrant dans sa peau avec une possession calme.

— Laisse-les rire. Regarde-moi, Diane. Est-ce que j'ai l'air d'un plan de com ?

Elle scruta son visage : les cernes profonds, la cicatrice à son arcade sourcilière qui pulsait légèrement, l'éclat de défi dans son regard. Il était le loup qu'elle avait toujours voulu apprivoiser, et il n'avait jamais été aussi beau que dans la défaite.

— Non, répondit-elle. Tu as l'air d'un désastre. Mon désastre.

Elle prit sa main et entrelaca leurs doigts, serrant si fort que leurs bagues s'écrasèrent contre leur chair. C'était un pacte. Un serment plus profond que celui qu'elle avait prêté sous les dorures de l'Élysée.

— On va faire ça, dit-elle, sa voix retrouvant sa texture de velours et d'autorité. On va sortir de cette voiture devant l'appartement, et on ne lâchera pas la main de l'autre. Pas une seule fois. On va leur montrer qu'ils peuvent me prendre le pouvoir, l'image, et même mon nom... mais qu'ils ne pourront jamais nous reprendre ce qu'on a décidé de ne plus cacher.

Gabriel sourit, ce sourire de prédateur qui n'a plus rien à perdre.

— Bienvenue dans l'arène, Madame la Présidente.

La voiture ralentit. Ils étaient arrivés au pied de son domicile privé. Dehors, la mer de caméras les attendait, une meute de loups affamés de chutes et de larmes.

Diane réajusta son col, lissa ses cheveux d'un geste machinal, puis se tourna vers Gabriel. L'odeur de la sueur, du cuir et de son parfum à lui — bois de santal et tabac froid — l'enveloppait comme une armure.

— Tu es prêt ? demanda-t-elle.

— Depuis le premier jour.

La portière s'ouvrit. Le vacarme du monde s'engouffra à nouveau dans l'habitacle, une déferlante de haine et de curiosité morbide. Diane sortit la première, mais cette fois, elle ne chercha pas à masquer sa main dans le pli de son manteau. Elle chercha celle de Gabriel, la trouva, et verrouilla leurs doigts devant les trois cents objectifs braqués

sur eux.

La foule eut un mouvement de recul, un instant de stupeur devant cette impudeur absolue. Ils s'attendaient à une femme brisée, à un homme fuyant. Ils trouvèrent un bloc de marbre et de chair, deux êtres soudés dans l'œil du cyclone.

Diane leva le menton. Les flashes l'aveuglaient, mais elle ne baissa pas les yeux. Sous la semelle de ses escarpins, le sol de Paris tremblait, mais son cœur, pour la première fois depuis des années, battait avec une régularité de métronome.

Ils avancèrent ensemble, fendant la foule, sourds aux insultes, portés par la seule certitude de leur peau contre leur peau. L'épreuve de force n'était plus contre le monde, elle était pour leur propre vérité. Et alors qu'elle gravissait les marches de son immeuble, Diane comprit que la chute n'était pas la fin du voyage. C'était le début du mythe.

Un mythe sanglant, sincère, et irrémédiablement libre.

Chapitre 15

Un nouvel horizon

Le silence qui suivit le claquement de la porte blindée fut plus assourdissant que les hurlements de la meute sur le trottoir.

Dans l'entrée de l'appartement, l'air semblait s'être figé, chargé de l'électricité statique des flashes qui crépitaient encore derrière leurs paupières closes. Diane ne bougea pas. Elle restait le dos contre le bois verni, les poumons brûlants, comme si l'oxygène de la vie civile était trop riche, trop pur pour ses bronches habituées aux atmosphères raréfiées des palais nationaux.

Gabriel était là, à deux pas. Il n'avait pas lâché sa main. Leurs doigts étaient soudés, une greffe de chair et de sueur. Il dégageait une odeur de cuir froid, de bitume et cette pointe de cèdre qui était son empreinte propre, son ancrage à lui.

— Respire, Diane.

Sa voix était basse, un grondement de baryton qui fit vibrer la cage thoracique de la jeune femme. Ce n'était plus l'ordre d'un subordonné, ni le conseil d'un allié. C'était l'affirmation d'un égal.

Elle ouvrit les yeux. La pénombre de l'entrée était striée par les lueurs bleutées des gyrophares qui balayaient le plafond, filtrées par les persiennes. Le monde extérieur crevait d'envie d'entrer, de disséquer leur chute, de peser chaque gramme de leur scandale. Mais ici, entre ces murs qui ne sentaient ni la cire d'abeille des ministères, ni la poussière des dossiers classés, le temps avait changé de nature.

— Je ne savais pas que le silence pouvait être aussi violent, murmura-t-elle.

Elle défit sa main de la sienne, non pour s'éloigner, mais pour porter ses doigts à son cou. Elle dégrafa le collier de perles — un rang de larmes parfaites, uniformes, le costume de la fonction. Elle le laissa tomber sur le guéridon de l'entrée. Le bruit des perles sur le marbre sonna comme une fusillade miniature.

Gabriel fit un pas vers elle. Il retira sa veste de costume, cette armure de laine sombre, et la jeta sur un fauteuil sans un regard. En bras de chemise, les manches retroussées sur des avant-bras tendus, il paraissait soudain immense. Trop grand pour ce décor, trop vivant pour les décombres de leur vie passée.

— On a brûlé les ponts, Diane. On a même brûlé l'eau sous les ponts.

Elle esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux, un sourire de lame de rasoir.

— On ne brûle pas ce qui est déjà mort, Gabriel. L'Élysée, les sondages, le protocole... Tout ça n'était qu'une morgue dorée.

Elle s'avança vers le salon, titubant légèrement. Ses escarpins de sept centimètres étaient des instruments de torture. Elle les éjecta d'un coup de pied. Pieds nus sur le parquet froid, elle se sentit soudain connectée à la terre, à la réalité brute.

— Tu as faim ? demanda-t-il, avec une banalité qui la frappa de plein fouet.

Elle s'arrêta net, se tourna vers lui. Il était dans l'embrasure de la cuisine, la lumière du réfrigérateur découpant sa silhouette. L'absurdité de la question la fit rire — un rire nerveux, saccadé, qui finit en un soupir tremblant.

— On vient de commettre un suicide politique en direct, la France entière veut notre

peau, et tu me demandes si j'ai faim ?

— L'adrénaline, ça creuse, répliqua-t-il avec ce flegme qui l'avait toujours fascinée. Et puis, je n'ai plus de comptes à rendre à ton chef de cabinet. Je ne suis plus ton garde-corps, Diane. Je ne suis plus l'ombre qui marche trois pas derrière.

Il s'approcha d'elle, une bouteille de vin oubliée et deux verres dépareillés à la main. Il les posa sur la table basse, parmi les magazines de décoration qu'elle n'avait jamais eu le temps de feuilleter.

— On est au degré zéro, reprit-il, ses yeux plantés dans les siens. Pas de hiérarchie. Pas de "Madame la Ministre". Juste toi, moi, et le vide. Ça te fout la trouille ?

Diane sentit la tension grimper, cette électricité familière qui les habitait depuis leur première rencontre dans les couloirs feutrés du pouvoir, mais cette fois, il n'y avait plus de décorum pour faire barrage. Elle s'approcha, réduisant l'espace jusqu'à sentir la chaleur qui émanait de son corps. L'odeur de Gabriel, plus forte ici, l'enveloppa. C'était une odeur de liberté sauvage, de risque accepté.

— Ce qui me fout la trouille, c'est que j'aime ça, répondit-elle d'une voix sourde.

Elle posa sa main sur son torse, là où le cœur battait, puissant, régulier. Sous le coton fin de la chemise, la peau était brûlante.

— Pendant dix ans, j'ai été une fonction, une ambition, une image. Ce soir, sur le perron, quand j'ai pris ta main, j'ai senti mes os pour la première fois. J'ai senti que j'existais en dehors du regard des autres.

Gabriel posa ses mains sur ses épaules. Ses pouces massèrent doucement la peau tendue de sa nuque. Le contact était électrique, presque douloureux de sincérité.

— Ils vont nous traîner dans la boue, Diane. Les éditorialistes vont nous dépecer

demain matin. Ils diront que tu as tout gâché pour un caprice, pour un homme. Ils feront de nous des parias.

— Qu'ils essayent, trancha-t-elle avec une arrogance nouvelle. On est le premier chapitre d'une histoire qu'ils sont trop lâches pour écrire. Ils appellent ça une chute ? Moi j'appelle ça un décollage.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, ses doigts s'ancrant dans ses cheveux courts, un peu rudes. Elle chercha sa bouche avec une faim qui n'avait rien de politique. Le baiser fut un choc frontal, un mélange de vin, de désespoir et d'espoir féroce. Gabriel la souleva, l'asseyant sur le rebord du buffet, ses mains s'égarant sur ses cuisses, froissant la soie de sa robe de couturier comme si ce n'était qu'un chiffon sans valeur.

Et c'était le cas. Tout ce qu'ils possédaient de prestige n'était plus qu'un tas de cendres.

Ils se séparèrent quelques instants, le souffle court. Les yeux de Gabriel brillaient d'une lueur sombre, prédatrice, mais empreinte d'un respect nouveau.

— On fait quoi, maintenant ? demanda-t-il, la voix enrouée.

Diane regarda par la fenêtre. Au loin, la Tour Eiffel scintillait, indifférente aux drames humains. Demain, elle recevrait des appels de ses avocats, de ses parents horrifiés, de ses anciens alliés qui lui tourneraient le dos. Demain, elle devrait réinventer son nom.

Mais ce soir, l'horizon n'était pas cette ligne de fuite vers le pouvoir. C'était l'homme devant elle.

— On commence par oublier d'être parfaits, dit-elle en déboutonnant la chemise de Gabriel, une boutonnière après l'autre, avec une lenteur délicate. On va apprendre à

être réels.

Elle marqua une pause, un éclat de malice traversant son regard introspectif.

— Et ensuite, on ira là où ils ne peuvent pas nous suivre. Hors cadre.

Gabriel eut un petit rire, un son rare et précieux qui lui réchauffa le sang.

— J'ai toujours détesté les cadres, avoua-t-il. Trop étroits pour mes épaules.

Il la reprit contre lui, une étreinte de survivants, de pionniers. Dans l'appartement plongé dans le clair-obscur, la tension ne retombait pas ; elle se transformait en une fondation solide. Ils n'étaient plus deux fugitifs fuyant une explosion, mais deux architectes contemplant un terrain vague, immense et fertile.

Le téléphone de Diane, abandonné dans son sac sur le sol, se mit à vibrer frénétiquement. Une fois, dix fois, vingt fois. Le monde exigeait des comptes. Le monde voulait son spectacle.

Elle ne tourna même pas la tête.

— Tu entends ? demanda-t-elle contre son cou.

— Quoi ?

— Le bruit du passé qui essaie de rattraper son retard.

Elle se détacha de lui, marcha vers son sac, le ramassa et, d'un geste fluide, pressa le bouton d'extinction jusqu'à ce que l'écran devienne noir. Elle fit de même avec celui de Gabriel, qu'il lui tendit sans un mot.

— Bienvenue dans le présent, Gabriel.

Elle ouvrit la porte-fenêtre du salon. Un vent frais s'engouffra, balayant l'odeur de renfermé des vieux appartements parisiens. Dehors, la ville s'étalait, un océan de lumières et de secrets. Ils n'avaient plus de titres, plus de chauffeurs, plus d'immunité. Ils avaient mieux.

Ils avaient la vérité, sanglante et nue.

Diane s'accouda au balcon, sentant le fer froid contre sa peau. Gabriel vint se placer derrière elle, l'enveloppant de ses bras, son menton reposant sur son épaule. Pour la première fois de sa vie, elle ne calculait pas son prochain mouvement. Elle se laissait simplement porter par le courant de ce nouvel horizon qui se levait, sombre et magnifique, à l'est de leurs vies détruites.

— Ça va être un enfer, murmura Gabriel à son oreille.

— Oui, sourit-elle en fermant les yeux. Mais ce sera le nôtre.

Et dans la nuit de Paris, le "mythe" commençait à respirer, loin des murs de pierre de l'institution, dans le battement de deux cœurs enfin synchronisés.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Serment de l'Élysée"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)